

**RÉGIS DEBRAY**

*de l'Académie Goncourt*

**DU BON USAGE  
DES CATASTROPHES**

*nrf*

**GALLIMARD**



*Angers, tapisserie de l'Apocalypse,  
pièce n°7, scène 74 : « La bête jetée dans l'étang de soufre ».*  
Photo © Caroline Rose / Centre des monuments nationaux.

RÉGIS DEBRAY

*de l'Académie Goncourt*

**DU BON USAGE  
DES CATASTROPHES**

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2011.

**I**

***Un regain***

Les catastrophes naturelles et industrielles, qui, dans l'agenda de nos effrois, relaient les désastres de la guerre et les pestes d'antan, donnent lieu à maints retours d'expérience, qu'on peut ranger sous plusieurs rubriques également profitables :

1°En nous dévoilant l'envers du décor, et la face noire du progrès technique, la catastrophe a valeur d'*avertissement*. La bande-annonce nous met face à notre avenir (mort, maladie, vulnérabilité), et nous rappelle aux lois de la nature, alors que l'oubli du danger, l'utilisation débridée des ressources et la trompeuse euphorie des propagandes officielles alimentaient un déni de réalité. Fini la comédie.

2°En mettant à nu nos imprudences, nos visions à court terme et un fatal esprit de lucre, la catastrophe a valeur de *pédagogie* : elle nous enjoint de tirer les leçons qui s'imposent et de rectifier la position chaque fois que se découvre une faute ou une négligence de notre part. Ne plus construire, par exemple, de centrale nucléaire sur une faille sismique ou au bord de la mer, ou encore réduire notre empreinte carbone pour freiner le réchauffement climatique d'origine humaine. Prenons nos précautions.

3°Certains ajoutent, par un autre tour d'écrou, l'*alerte à l'alerte*, ou la mise en garde contre le catastrophisme, conçu par les experts « écolocrates » du développement durable comme un moyen de renforcer la prison *technobureaucratique* où nous enfermerait la « police verte », avec son utopie d'un monde scientifiquement contrôlé (traçable, normé, sécurisé et vidéosurveillé). Dans cette perspective, le déchaînement des calamités finirait par servir à l'enchaînement des hommes – énième ruse de la domestication des corps et des esprits<sup>[1]</sup>. Ne passons pas de l'autre côté du cheval.

Telles sont, outrageusement campées, les diverses façons qu'ont nos nations ménagères de leurs deniers et de leur sang de travailler l'horreur pour tirer le meilleur possible du pire. Avec parfois un tel empressement dans la parade qu'on se sent bientôt dispensé de compassion pour les victimes. Et d'admiration pour les sauveteurs, comme ces « liquidateurs » soviétiques de Tchernobyl envoyés sur les lieux en mission sacrificielle et dont vingt mille sont déjà morts.

Ces réactions raisonnées au choc émotif, fort salutaires en elles-mêmes, ne sauraient cacher un autre type de réponse en pleine recrudescence : l'usage symbolique du désastre par maints responsables politiques, exégètes et commentateurs. Cette sous-traitance par le haut, sans contredire les mesures de protection civile répondant à une demande fort légitime et immédiate de sécurité, répond, elle, à une demande non moins légitime de sens. À une baisse de la production économique, répond, *le jour d'après*, une hausse de la production prophétique. Elle permet, en réinsérant le court dans le long terme, non seulement de battre sa coulpe mais de donner un débouché à son angoisse. Le pragmatisme ayant plus d'une corde à son arc, on peut voir dans cette gestion une autre façon pratique de limiter les dégâts dans les têtes et les cœurs. Au risque d'ajouter un dégât à la liste. La société du risque n'en est plus à un près.

L'idée que la rationalité technique sonne la déroute de Satan et des vendettas divines est sans doute à reléguer au magasin des Antiquités. La technoscience n'élimine pas le spirituel, elle le recycle. Et chaque catastrophe le réactive (Shoah est un terme religieux venu de la Bible). S'il s'agit là d'un retour en arrière, ce dernier puise dans une veine inscrite dans nos tréfonds, sinon dans nos gènes. Ce n'est pas nier la diversité des individus ni la réalité des

évolutions que de repérer certains réflexes invariants propres à chaque civilisation. Aux questions les plus intimes et qui ne se périment pas – comment affronter le tragique de l'existence, comment ne pas baisser les bras dans les décombres, comment supporter l'insupportable ? –, chaque mentalité collective a sa réponse. Faire face, c'est faire sens ; et le sens du malheur ne se fabrique pas au petit bonheur. Il y a, dans un milieu donné, sinon des rails qui téléguident, du moins « la bonne ornière » qui restreint les marges d'interprétation individuelle et qu'on appelle une culture. Le calme et l'endurance de la plupart des Japonais dans l'épreuve doivent beaucoup au sentiment bouddhiste de l'éphémère et de l'évanescence de toutes choses. Cet arrière-plan spirituel, loin de les rendre catatoniques, les incite à retrousser les manches pour se relever des ruines, au coude à coude, et reprendre une vie à peu près normale. « Quand tu auras désappris à espérer, disait déjà le stoïcien, je t'apprendrai à vouloir. » Tout se passe comme si une catastrophe nucléaire, qui pousse la moitié de la communauté française à rentrer aussitôt chez elle, ne rappelait et n'annonçait rien qu'un Japonais ne sache déjà depuis sa petite enfance, à savoir que son île est mortelle et la vie une ronde fragile, tout bonheur éphémère, destructible et restructurable tous les vingt ans comme un temple shinto en bois. Et l'homme, le minuscule jouet d'une nature cruelle par nature, sans mauvaise intention ni dessein caché. Tout se passe comme si... Le gouverneur de Tokyo, M. Shintaro Ishihara, a pu néanmoins, sur un mode très évangélique, parler de « punition divine », et prêcher pour un retour à la tradition perdue. « La beauté japonaise reste en nous, mais le Japon ne revivra pas si nous ne réprimons pas notre égoïsme... » Cette attitude, qui a suscité au Japon un tollé général, nous est beaucoup plus familière, en Occident, où nous avons une autre tradition dormante et non moins vénérable. Un autre moyen de réarmement moral, face à la foudre qui désarme ; un autre outillage mental pour ne pas rester les bras ballants après la tempête, le coup de grisou ou le tsunami. C'est la catastrophe comme moyen d'édification et ultime avertissement avant la rédemption.

On ne parle pas ici des médiums 2.0 qui gâchent le métier en proliférant sur la Toile, ni des Nostradamus de magazine, ni des exaltés de Hyde Park, ni des Témoins de Jéhovah, ni des mormons – les saints des derniers jours –, de Sait Lake City (Utah), ni du pasteur fou de Floride, ni des raéliens ou des cinglés du Mandarom, ni des envoûtés de la secte Moon ou de M. Ron Hubbard, scientologue, ni des Soldats du Ciel de Najaf (Irak). On parle d'une filière infiniment plus titrée, corollaire d'un mode de pensée des plus tenaces, gravée en lettres d'or dans nos annales, un filon toujours prêt à affleurer et dont l'image nous court le long de l'échine depuis la tenture d'Angers, la plus grande tapisserie existante, dite de l'Apocalypse (XIV<sup>e</sup> siècle), jusqu'à *L'Ange exterminateur* de Buñuel, *Le Septième Sceau* de Bergman et *Apocalypse Now* de Coppola, en passant par Dürer, Turner et *Guernica*, sans oublier les films catastrophe du samedi soir. Sous l'angle littéraire, l'Apocalypse de Jean, l'un des douze apôtres, selon la tradition, demeure le texte emblème, et qui a fait filigrane. Le mot tiré du grec (comme *catastrophe*, introduit en français par Rabelais) signifie « révélation » et n'a aucun sens péjoratif, bien au contraire. Le long frisson historico-littéraire, poético-philosophique ou sensual-mystique (plusieurs tons et styles sont possibles) continue d'inspirer maints idéologues et artistes canonisés – et notre chair à canon y demeure sensible, qu'elle vibre, comme jadis, à la promesse conditionnelle des Évangiles ou, plus crûment, aux radiations nucléaires, aux terroristes, aux immigrés, à l'Islam, au changement climatique, au virus H1N1 et au vaccin contre le H1N1. Le scénario standard pourrait se résumer ainsi : un malheureux, l'être humain, dévale le long d'un toit, cela glisse, il va tomber dans le vide, mais une main salvatrice sort soudain du vasistas, à deux doigts de la

gouttière, et il est sauvé in extremis. Une main à plume, jusqu'à hier, ou aujourd'hui à caméra. La grammaire du plaisir-angoisse se décline sous toutes les couleurs et l'attrait ambigu du gouffre reste le même, qu'il soit d'ordre théologique, politique ou écologique. La syntaxe apocalyptique lie le *dévoilement* d'un secret capital, l'annonce d'une *imminente* fin des temps et l'ultime *appel* avant l'embarquement pour les ténèbres. Le canevas du « se convertir ou périr », qui n'a rien d'une montre molle, a un profil en dents de scie ou plutôt de montagnes russes : une descente au précipice, suivie d'une remontée inattendue. En gros : 1° les raisons de paniquer, chacun les connaît ; 2° la cause profonde du cataclysme en cours, personne ne la connaît, sauf le ou les signataires ; on va tout vous dire ; 3° à votre place, je saisis la perche ; c'est votre dernière chance ; 4° non, finalement, il n'est pas trop tard, c'est juste à temps.

Le passage de la comète a fait son temps ? Gothiques, paranoïaques, les visions de l'apôtre Jean ? À laisser aux allumés du millenium ? Des fariboles, juste bonnes à comprendre les chefs-d'œuvre de l'art médiéval ? Non, parfaites pour comprendre l'actualité la plus profane et la plus chaude. L'éternelle fontaine de jouvence destinée à édifier, exhorter et consoler nous met en prise directe sur les *last news*, à commencer par tout ce qui fascine l'Europe : le *successful* et le battant de sa métropole. Ce texte de feu a donné à M. Bush junior, cow-boy hanté par l'Antéchrist, des muscles d'acier pour envahir et battre l'« Axe du mal ». Il avait donné des ailes à Martin Luther King, élu entre les élus, dont le célèbre discours-sermon *I Have a Dream* décalque la vision d'Isaïe, du temps béni où l'agneau et le loup pourront vivre ensemble. Comme il téléguidait encore la diplomatie américaine au Proche-Orient, tant la nouvelle Jérusalem se sent un devoir filial de respect et de protection envers la première du nom. Les allégories et nombres symboliques de cette songerie bimillénaire flottent sur nos fonctionnaires bruxellois et nos ambassades, qui arborent ingénument l'étamine bleu marial à douze étoiles. N'y a-t-il pas vingt-sept membres dans l'U.E. ? Pourquoi ne pas compléter la constellation au fur et à mesure ? Parce que douze sont les étoiles sur la couronne ornant la tête de la femme « vêtue de soleil avec la lune sous les pieds », quand Jean vit apparaître ce grand signe dans le ciel (Ap, 12, 1), symbole de la Vierge Marie, et que douze seront les portes de la Jérusalem céleste (Ap, 21, 14). Archéo vraiment, Jean de Patmos, décrivant les signes précurseurs de la fin des temps ? Éloigné dans les siècles et l'espace ? Le vainqueur sur son cheval blanc terrassant le Dragon incite de son souffle manichéen les néo-néo-cons de Paris, les serre-files de l'Empire du Bien, qui donnent le *la* à notre province, à brandir la lance et le drone. Démodé vraiment ? Non, branché. Chanel, en cette année 2011, « voit l'hiver en noir », comme le précisait récemment *Le Monde* à un moment où le nom de Fukushima ne résonnait encore nulle part. Son défilé parisien s'est effectué « sur fond d'apocalypse », avec pour seules touches de couleur autorisées le vert foncé et le bordeaux. Karl Lagerfeld, qui a ses antennes, présentait de son côté « une collection postapocalyptique », terre brûlée et terre cuite. Si les mythes nous barbent, regardons les jolies filles : le prêt-à-porter mime le prêt-à-penser, avec son temps d'avance sur le « philosophe de service ». L'hypermoderne est antidaté, et le réenchantelement du monde, en bonne voie. Un petit air d'Apocalypse monte en sourdine des lieux où l'on pense, bien au-delà des musées et des bibliothèques. Ce ne serait pas le fond de l'air, s'il n'était par lui porté.

D'abord, avec l'ère des mégarisques, c'est le grand retour de l'incertitude. Ils sont consubstantiels à la mondialisation de l'ère industrielle et informatique, avec son cortège de supercatastrophes et de mégabugs. À technologies globales, désastres planétaires. Le chaos numérique a raté l'an 2000, mais des cyberattaques pourraient demain matin semer la

désolation ou déclencher des pannes géantes, plongeant les foules sentimentales mais cyberdépendantes dans une détresse sans nom. Nuages radioactifs, séismes, trou d'ozone, tsunamis, cyclones, canicules, inondations, génocides, faillites en chaîne, effondrements des Bourses, écroulement des tours de Manhattan, pandémies, manipulations génétiques, génocides, marées noires. Elles arrivent, les voilà, « les choses qui arriveront à la dernière génération ». Ces signes avant-coureurs ne trompent pas qui sait lire, l'heure est proche ! C'est moins cinq. L'année 2010, par exemple, est celle qui a connu, depuis 1980, le plus grand nombre de sinistres pour des causes naturelles : 295 000 morts. Aux catastrophes naturelles se sont ajoutées, crescendo, les catastrophes technologiques dues à notre incurie ou notre *hubris*. Circonstance aggravante : ces fléaux surgissent en l'espace de quelques secondes dans notre salon, sur nos iPhone, et ne frappent plus l'imagination mais le plexus. Les victimes roulent à nos pieds, les survivants nous regardent dans les yeux. Plus de récits ni de visions : des vidéos médusantes, qui se fixent dans la mémoire en refrains visuels, régulièrement repris. Les descendants de saint Michel et de ses anges, les repreneurs des sept trompettes et des sept colères, les surgeons amnésiques du premier siècle de notre ère remplacent les on-dit par des j'ai-vu. À la vitesse de la lumière. La nouvelle du séisme de Lisbonne, 8,5 sur l'échelle de Richter, le jour de la Toussaint 1755 (60 000 morts), arriva amortie à Paris et c'est seulement l'année suivante que Voltaire et Rousseau prirent la plume. Et que dire enfin du besoin croissant de se désaltérer que suscite notre mise au sec mythologique ?

Disons-le tout net : ces traumatismes suscitent chez de bons esprits des paroxysmes et des délires assez inquiétants. On extrapole avec emphase, à la sauvage. La fin d'un monde se retrouve fin du monde. Ce sombre plaisir n'est pas à dédaigner, mais on peut demander une reconnaissance de filiation aux improvisateurs qui se pressent sur les chantiers béants de la « crise du sens », sauf à nous rendre tous atrabilaires. Et pas seulement en rappelant la catastrophe minière de Courrières (1906) qui donna à maints commentateurs l'occasion de dénoncer l'orgueil humain et la science idolâtre, ou l'incendie du Bazar de la Charité (1897), ce « bûcher purificateur », ni le naufrage du *Titanic* (1912), qui, déjà, sonnait le glas du mythe de la maîtrise du monde par une science désormais aux mains de Frankenstein<sup>[2]</sup>. En remontant beaucoup plus en amont, à la source de nos transfigurations interprétatives qui n'auraient pas tenu la corde durant deux millénaires si nos prédécesseurs n'y avaient pas trouvé un avantage évolutif tangible et patent. Concrètement : le moyen de reprendre chaque fois le collier après le Déluge, la destruction du Temple, le sac de Rome, l'invasion des Huns, la peste de Londres, l'éruption du Vésuve, etc. Si, avec les nouvelles technologies, les infrastructures de l'influence sont aujourd'hui à repenser, le pli religieux est lui aussi à redéplier, en remettant nos pas dans un sillon déjà bien tracé. Remontée d'allure anachronique mais qui permet de gagner du temps, puisqu'il n'est pas de renouveau dans notre histoire nationale, Réforme, Révolution, Commune de Paris ou République, qui n'ait commencé par le retour à un passé-tremplin – catacombes, Rome, Valmy ou Athènes. Regarder l'avenir dans un rétroviseur : tel est le moteur, où que ce soit, des renaissances civiques et spirituelles, telle est également la fonction du prophète : appliquer des messages anciens à des situations nouvelles pour anticiper les libérations futures. Comme Jésus lui-même qui, lisant son actualité à la lumière de la plus vieille tradition hébraïque, a lancé le mouvement qui allait renverser l'Empire romain. Et comme ses premiers disciples, qui ont compris qu'il était Christ en relisant le livre d'Isaïe rédigé huit siècles plus tôt. Rien n'est plus stupide que l'opposition en chiens de faïence entre passé et futur, entre passésistes et progressistes, à laquelle on s'étonne que tant de bons chrétiens se laissent encore aller. C'est

en procédant dans ses homélies à une *seconde lecture* des versets prophétiques, relatant des faits depuis longtemps révolus, que Jésus a ouvert les portes de notre ère. « La lecture des prophètes place le peuple dans une dimension historique qui l'ouvre à l'avenir en revisitant un passé considéré comme clos<sup>131</sup>. » À nous le bris de clôture ! « Faites ceci en mémoire de moi... » La mémoire est une arme de jet.

# II

## *Mémorandum*

Nous avons de qui tenir, en effet. Et de quoi nous réjouir. Une longue lignée qui pousse dans le dos. Que seul le chauvinisme ferait débiter à l'excellent *Devin* d'Astérix, le dénommé Prolix de notre Gaule envahie, un fieffé malin et un opportuniste<sup>[4]</sup>. Le véritable tronc auquel se rattachent nos psaumes d'actualité remonte à l'Israël ancien, à savoir les prophètes (*Nebiim*), recueil qui, sans faire partie de la Torah au sens strict, représente le deuxième volet, et le plus volumineux, de notre Bible. En réalité, ces temps reculés, il faudrait les reculer d'un millénaire encore pour atteindre la source vive, qui se situe en Mésopotamie. C'est là que les Hébreux furent mis à bonne école, apprenant, notamment à Babylone, qu'un dieu peut se fâcher, venir, s'en aller, faire des scènes ou se venger, par toutes sortes de signes qu'il importe de savoir interpréter à temps. *Prophètes* est un terme grec qui traduit le *nabi* hébraïque, lequel vient de l'akkadien *nabu*, « déclarer, proclamer ». Il y a continuité entre l'amont et l'aval, Babylone et Jérusalem (même si le *nabi* réunifie sous un même chapeau les compétences, jusqu'alors distinctes, de la parole, de la vision, de l'oracle et du songe). C'est de Chaldée et des royautés environnantes que nous vient l'emblème archétypal dont les traits s'annoncent, en cunéiformes, dans les archives royales en terre cuite de Mari (XVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère), puis dans celles des Sargonides (VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). Si l'empreinte biblique reste à nos yeux la plus impressionnante (et la moins impressionniste), c'est qu'elle passe de documents éparpillés et sans signature bien typée à de véritables compositions littéraires signées de noms connus. La vérité oblige à dire que si le prophète akkadien reste anonyme, dans une civilisation où la notion d'auteur n'existe pas, il est beaucoup plus authentique que les figures légendaires hébraïques, parce qu'il n'est pas, lui, recomposé après coup. Nous détenons ses messages, ses lettres au roi, ses *ipsissima verba* transcrits à chaud, pour ainsi dire, dans la brique d'argile, tandis que le monument biblique, tout nominatif qu'il est, n'a rien d'un document. Il en dit beaucoup plus sur le scribe qui reconfigure un passé révolu sur papyrus, en fonction de ses intérêts d'actualité, plusieurs siècles après, que sur les héros de roman ou d'épopée qu'il met généreusement en scène<sup>[5]</sup>. De ceux-là, nous n'avons aucun témoignage de première main, même s'ils font autorité par leur force lyrique et la singularité d'un ton. Abraham et Moïse d'abord, prophètes hors classe, quoiqu'ils n'en portent pas le nom. Puis les tenants du titre, à commencer par les quatre « grands », Daniel, Isaïe, Jérémie et Ézéchiël. Suivis des douze « petits » : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Discrimination qui n'a rien d'un palmarès puisqu'elle se règle sur la longueur des textes à chacun consacrés.

Qui était en ces contrées prophète ? Un homme qui fait des rêves intéressants et les achemine, coûte que coûte, jusqu'à son roi, en particulier quand il doit partir à la bataille. La première prophétie à la portée de tous, c'est le rêve nocturne. Mais certains hommes savent mieux que d'autres interpréter leurs songes ou se plonger en extase. Ils ont alors qualité prophétique, ce qui était un rôle social avant d'être un titre spécifique. La documentation sumérienne atteste qu'on n'est pas prophète à vie ni de naissance. Il se trouve que des gens normaux peuvent de temps à autre accéder à un état second, moments d'inspiration qui sont à éclipses mais qui nourrissent des certitudes quant à l'avenir pour la raison que ces rêves ou ces visions sont réputés messages divins. Quelques-uns passeront professionnels, et intégreront le personnel du Temple. Ceux-là deviennent de véritables techniciens de la communication ciel-terre : quand ils se couchent et s'endorment pour rêver, ils placent un scribe à leur côté pour lui transmettre sitôt réveillés ce qu'ils auront vu et entendu. Ce sont les *raggimu*, fonctionnaires labélisés et soutiens des entreprises royales, à distinguer du

*mukkum*, provocateur itinérant et excentrique, capable même de porter atteinte à l'ordre public. Mais le bouffon étant autorisé à dire ou à faire ce que les gens de cour n'ont pas le droit de proférer, le fou du roi n'est-il pas le seul à être en situation de lui dire la vérité ? Les hommes possédés par l'esprit peuvent être tour à tour, comment savoir, malades et dérangés ou bien surhumains et extralucides.

Respectabilité ou marginalité ? Centre ou périphérie ? On retrouvera le même dilemme dans le monde judéo-israélite. Quand le roi Saül, chef de guerre charismatique, est pris de transes en croisant « une bande de prophètes », personne ne peut dire si l'esprit qui le chevauche est malin ou divin (I Sm, 10, 10-12). De même s'interroge-t-on sur le point de savoir pourquoi, à Sumer et dans les alentours, les devins au service du roi sont tous des mâles, alors qu'il y avait des magiciennes et même des femmes scribes. Certains assyriologues (comme Jean-Marie Durand) sont d'avis qu'un bon communicant devait être constamment disponible pour être consulté à toute heure par le souverain, service continu qu'une femme était censée ne pas pouvoir assumer. Nous avons changé de divine garantie, et remplacé la *vox dei* par la *vox populi*. Cette dernière aussi a ses techniciens et truchements officiels que sont instituts de sondage et enquêtes d'opinion. Ils ne font plus d'horoscope ou d'hépatoscope mais des courbes et des baromètres. Eux aussi ont accès direct au prince démocrate, anxieux de connaître la volonté populaire, aussi déroutante et difficile à saisir, entre deux élections, que l'était la volonté divine, entre deux batailles (à la tête de ces instituts et entreprises, pas une seule femme numéro 1).

Ce qui n'est pas sujet à conjecture, en revanche, c'est la concomitance, que ce soit à Mari (aujourd'hui en Syrie) ou à Siloé (en Israël), de la catastrophe et de la prophétie, qu'elle soit le fait d'itinérants ou de fonctionnaires, provoquée ou spontanée. Il n'est pas de moments dramatiques, dans l'histoire mésopotamienne comme dans les royaumes de Juda et d'Israël, qui n'aient vu une recrudescence de l'activité prophétique. Jean (peut-être pas un prophète en titre mais sans doute le plus judaïsant des évangélistes) écrit après l'occupation et la destruction de Jérusalem par Titus. Jérémie pendant et après la destruction du Temple par les Babyloniens<sup>61</sup>. Isaïe, lors des dévastations causées par l'invasion assyrienne. Ézéchiël, pendant la déportation à Babylone. Tous appellent à la résistance populaire contre l'usurpateur ou l'envahisseur, via le retour à la tradition bafouée. Jean-Baptiste lui-même, tout bucolique qu'il nous apparaisse, faisait partie de ces autochtones qui se dressaient contre l'arrogance des occupants grecs et romains – tout en appelant, lui, à des conversions individuelles et non à une levée en masse. Il n'est pas jusqu'au transfuge juif Flavius Josèphe qui ne se soit pris pour un prophète en sortant de sa cachette, les bras en l'air, devant l'ennemi romain, persuadé qu'en sauvant les meubles et sa vie, il restait l'homme d'affaires du génie de Yahvé, puisqu'il permettrait ainsi au judaïsme de survivre au sein de l'Empire triomphant.

En un mot : les temps mauvais donnent du bon temps aux Apocalypses comme aux Annonciations. Si l'on veut bien se souvenir qu'en Grèce c'est dans les moments de désarroi et de déchirements que les cités s'empressaient à Delphes auprès de la pythie, porte-parole d'Apollon, afin qu'elle se mette de plus belle à mâcher du laurier, boire de l'eau de source et goûter du sang de brebis, en dehors de la séance réglementaire mensuelle ; et qu'à Rome c'est dans les cas d'urgence nationale que les Livres Sibyllins, recueils soigneusement préservés de prophéties dormantes, devaient être consultés par les décemvirs, de même que les grands maîtres de la légitimité politique, les augures et haruspices, étaient mobilisés dans les situations exceptionnelles, pour faire le plein de force mystique face à l'adversité – on

s'étonnera moins de constater actuellement, du côté des prolongements de courbe, pronostics, projections et modélisations, une nette inflation. C'est justice que, dans une période de tangage comme la nôtre, où un cadre de vie et de pensée s'effrite, où l'horizon se bouche, où quelque chose bascule, même si on ne sait pas trop quoi –, il soit tant demandé aux vigies en haut du mât. Les vigilants sont aux aguets, les vaticinateurs en situation.

# III

*Le pire sera le meilleur*

Tous les coquins veulent être heureux. On n'accuse personne, mais on a tout lieu de croire que nos compatriotes et victimes potentielles sont assez doués pour le bien-être pour que « prophète de malheur » ne leur semble pas le job idéal. Divers sont les prophètes de salut, mais le fait est que prophète de bonheur (du type : « Les Trente Glorieuses sont devant nous ») est un créneau moins prisé que l'autre. Il y a là un paradoxe. Le noir n'est pas la couleur du premier venu, ni la mélancolie sa délectation préférée (on ne peut pas trop lui demander). Eh bien finalement, il n'a pas tort, notre contemporain, jouisseur impénitent. Les cimes n'ont pas couleur de cendre. D'où vient alors l'excitation, la secrète jubilation qui saisit télévisions, radios, journaux quand le compte à rebours est déclenché en quelque point du monde, Islande, Japon ou Seychelles ? Il n'y a pas que l'audimat qui grimpe. Remontent aussi les vieilles admonitions sur le travail et les douleurs de l'enfantement. Et si le cauchemar est long, c'est que l'aurore est là. Saint Luc nous a prévenus : « Il y aura des signes sous le soleil, la lune et les étoiles. Sur terre, les nations seront affolées par le fracas de la mer et de la tempête. Les hommes mourront de peur dans la crainte des malheurs arrivant sur le monde, car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors, on verra le Fils de l'homme venir dans la nuée avec une grande puissance et grande gloire » (Lc 21, 25-27). Le deuxième retour du Christ sur terre sera précédé par une suite de tourments indescriptibles. D'où la « catastrophilie » du jusqu'au-boutiste (laïque, agnostique, musulman ou protestant). Le goût paradoxal qu'ont les auteurs et lecteurs de l'Évangile – en grec, la Bonne Nouvelle – pour les mauvaises nouvelles, comme celui des chantres du Ressuscité, message de Vie, pour les têtes de mort et les asticots des Vanités. Nos porteurs d'espoir, nos prometteurs de parousie ne se donneraient pas tant de peine pour nous boucler dans un terrifiant train fantôme s'ils n'étaient sûrs, par là, de nous procurer un plaisir rare et raffiné : après l'étang de feu et de soufre à traverser, tout au bout, un lac de lait et de miel. Tel est le charme de ces suspenses sombres et anguleux qui font glisser du noir au rose en mariant l'expressionnisme à l'optimisme et l'ésotérique à l'esthétique. Ils nous épouvantent pour notre bien et notre joie (le plaisir physique est une tension soudainement relâchée). La mise en attente dans un vestibule d'horreurs excite notre appétit pour « la solution de l'énigme enfin trouvée ». À savoir la décroissance sur une planète libérée du nucléaire et des OGM pour l'écolo, l'autogestion généralisée pour le socialiste grand teint, les élections libres pour le démocrate, le gouvernement mondial pour le technocrate, la voiture propre pour l'ingénieur, l'exode de l'espèce vers d'autres galaxies pour l'astrophysicien, etc. Solution en fait *retrouvée* car elle était là avant que nos errements ne nous amènent à battre la campagne (à tous les sens de l'expression). La fin et l'origine de l'odyssée se faisant miroir, celui qui est dans le secret des choses cachées depuis la fondation du monde détient ipso facto la clé de l'âge d'or à venir. Le dénouement est une reprise, un retour au point de départ, comme, dans la pastorale aujourd'hui, à la Nature d'avant l'artificialité technique, à l'Éden d'avant la pomme ou aux verts pâturages d'avant les pollutions chimiques. Pas de bonne catharsis sans une montée préparatoire aux extrêmes. La dramaturgie du sauvetage ne serait pas à ce point recyclable sans notre aptitude à la mise en abyme du trauma majeur – incendie de Rome en 64, peste noire, *nine eleven* ou explosion nucléaire. Cette source de feu a les dernières nouvelles pour combustible. « La Bête au ventre toujours fécond » nous guette du coin de l'œil, et si la fin du règne de Domitien, avec ses massacres et ses suicides en chaîne, incarnait le monstre Béhémoth aux yeux du décrypteur de la mer Égée, en matière de fin de règne, on a fait mieux depuis. Tous les désespoirs nous sont encore permis.

Qui sait voir tomber l'éclair de Satan sous le flash du 20 heures échappera en tout cas au sentiment du sans fin ni raison, qui est le plus déprimant de tous. Il a su, sait et saura, lui, de quoi il retourne. Une défaite des légions romaines ? Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, la grande prostituée ! Néron (si longtemps calomnié) ? 666, le chiffre de la Bête. La Russie et la Chine communistes ? Gog et Magog, les nations ennemies du peuple de Dieu. La chute du mur de Berlin ? La trompette de Jéricho. Et Ben Laden, « la Bête à dix cornes et sept têtes qui monte de la mer ». Ce qui devait arriver, *arrive*. Qu'on ne croie pas que les compagnies d'assurances et les calculs de probabilités aient coupé court à la transcendantale et transgénérationnelle intrigue. Elle a magnifiquement résisté à la mort de Dieu. Et favorisé les succès posthumes des maîtres du soupçon les moins suspects de bigoterie, Marx, Nietzsche et Freud, nos feus déboucheurs d'horizon. Aujourd'hui, tout va de mal en pis, demain tout ira de mieux en mieux, si et seulement si nous avons su franchir le sas de l'ère nouvelle, dure épreuve (la cure analytique, la dictature du prolétariat, l'accès au surhumain). On a pu s'étonner du peu de fondement objectif de ces doctrines, au regard de leur colossal écho. Le *quoique* est un *parce que*. Les conditions de la résonance ont fort peu à voir avec la consistance intrinsèque du système explicatif. Et beaucoup avec l'offre d'une carte premium faite à telle ou telle catégorie au triomphe annoncé, sinon assuré, et par là directement intéressée à la propagation du feu sacré (nous les prolétaires et associés, nous les analystes et analysés, nous les adeptes du gai savoir et du dire oui). Avec leurs maximes, leurs choses vues ou leurs confidences, un moraliste, un mémorialiste, un diariste s'adressent à tous et à personne. On ne reçoit pas de sommation de Chamfort, de Chateaubriand ou de Jules Renard. Côté saint Jean, on reçoit sa feuille de route. Le SOS prophétique est un doigt pointé vers des pleutres ou des ignorants, vers nous, froussards ataviques, toujours en dessous de la situation, jamais à niveau, qu'un visionnaire doit sans cesse, à la force du poignet, hisser à la hauteur de notre destin. Loin de nous pétrifier, ou de nous humilier, l'index accusateur nous fait marcher. L'homme a assez de manque-à-être en lui pour qu'on puisse le considérer comme mobilisable, avant qu'il ne se rendorme, le péril passé.

Toujours, jamais, encore... Ne serait-ce pas abuser à son tour de l'Ecclésiaste (rien de nouveau sous le soleil) ? S'enfouir la tête sous le mol oreiller de l'Éternel Retour ? Convenons que nous avons fait quelques progrès dans l'ordre matériel depuis l'an 90 environ après J.-C., quand le Grand Imprécateur dans son baignoire impérial prit son rouleau et son calame. Qu'on m'accorde en retour que la tonalité apocalyptique n'a pas disparu avec le soc des charrues, le doublement de l'espérance de vie, la péridurale, les mégapoles, Internet et le monokini. Les stades d'évolution technique se succèdent en séquence, le drame cosmique se monte en boucle. C'est que le câblage nerveux n'a guère changé depuis le protosumérien, la croûte terrestre non plus. Le mutant a de l'immuable en réserve, un couple d'émotions de base sur quoi tout scénariste à sec peut faire fond à tête reposée : le désir et la peur. Qu'on ait en main un silex ou une souris, qu'on baye aux corneilles en Assyrie ou à Paris, le poil se hérissé et le membre bande. Stress et sexe. La libido et la chair de poule, c'est notre filet de sécurité. Et l'on ne voit que deux branches d'activité que ne menace pas à l'avenir le chômage technique : la prostitution, en charge des zizis, et la prophétie, en charge des zozos (vous et moi). Lourdes charges, mais emplois stables. Si un producteur de mots et d'images voit son nom s'effacer des journaux, qu'il propose aussitôt à son éditeur, producteur ou imprésario, ces deux thèmes : le salut par l'amour et l'alerte à l'abîme. Plus d'une carrière fléchissante – écrivain, musicien, cinéaste ou peintre – a trouvé là de quoi repartir.

Non qu'il y ait symétrie entre les deux plus vieux et sacrés métiers du monde. La parité ne

trouve son compte dans aucun. Malgré Cassandre et Jézabel, malgré nos voyantes, nos faiseuses d'horoscopes et nos cartomanciennes, la prophétie reste un art, on l'a dit, majoritairement masculin (sur les quarante-huit prophètes de l'Ancien Testament, on ne compte que sept prophétesses et Déborah fait léger à côté d'Isaïe). Transsexuels et gitons échouent, quant à eux, à faire respecter la loi au bois de Boulogne. Une raison de plus pour, de ces deux voies, choisir la première : moins lucrative dans les beaux jours, mais avec une promesse de longévité. Pas de limite d'âge, ni de mise à la retraite d'office. Au contraire. Les appas du prophète embellissent avec les années, et font de sa vieillesse non un naufrage mais un dessert.

D'où vient que le salaire de la peur, bonne conseillère, puisse aussi fréquemment tourner à la rente viagère ? Parce que sonner le tocsin vous garantit une bonne écoute ? Sans doute évite-t-on de passer pour le ravi de la crèche quand on repasse une couche de cirage ou qu'on trompette un naufrage en cours, inaperçu du tout-venant (la fin de l'art, de la démocratie, du pétrole, du corps, du couvre-chef, des abeilles, etc.). Nous le savons tous d'expérience : quiconque communique à un public encore mal informé une nouvelle importante devient lui-même quelqu'un d'important. L'extinction du biotope terrestre, le grand hiver nucléaire, la collision de l'astéroïde qui dépeuplera la planète, l'autodestruction de l'existence humaine, la bombe climatique à retardement, le point de non-retour : ces mots rouge et noir se dégustent comme des sucres d'orge, d'autant mieux qu'ils aident, comme disait Gracq en 1940, à « triompher de l'angoissant par l'inouï ». Le vocabulaire cambré de l'ultime et de l'extrême a un pouvoir de dilatation jouxtant l'ivresse. Il se rumine avec orgueil parce qu'il nous met à part, sur un pic de lucidité, qui laisse aux médiocres les positions médianes. Nous, héroïques et amers, on est *meta*, après et au-dessus, au courant des grands secrets. Pareils au dernier homme sur l'île de Pâques regardant le soleil se coucher à l'horizon. Ces satisfactions d'amour-propre pèsent peu, cependant, au regard d'un trait beaucoup plus significatif qui nous affecte tous, celui-là avec ou sans zizi. Sa physiologie fait du bipède sans plumes un mammifère *symbolisant*, neurologiquement équipé pour donner du sens à tout, y compris à la tuile qui tombe du toit. C'est un malade des signes. Un *sémiopathe*, à tout instant exposé à des accès de prévisionnisme ou de sondomanie, affections chroniques qui ne sont pas des maladies mais des exagérations ou des spécialisations. Ayant l'herméneutique innée et compulsive, il ne peut s'empêcher de voir double. Le sens spirituel ou plénier sous le sens direct et obvie d'un texte consacré. Le contenu caché sous l'enveloppe manifeste des choses. Une faillite morale derrière la catastrophe matérielle. L'idiotie du réel, et notamment de ces brusques transformations d'un substrat physique qu'on appelle une catastrophe naturelle (et qui n'en est une que pour nous), lui est psychologiquement insupportable. Plus encore, la brutalité bête des accidents. D'où le caractère prévenu des théories du complot (on nous cache quelque chose) comme des signes des temps (ce n'est pas un hasard si). Ne tolérant pas le mutisme des choses, le premier mouvement de qui n'est pas né de la dernière pluie est de les faire parler. Et pour nous rassurer nous-mêmes sur la valeur de ces aveux, on est malin, on fait le modeste. On murmure en battant des cils qu'on s'est simplement mis à l'écoute du vent dans les arbres, des constellations dans la nuit, de la grêle ou du bon Dieu. Parler est faible, c'est chanter qu'il faut dire. Inutile de se forcer pour le présage et le signe des temps. Cela se fait tout seul, et encore mieux avec l'aide des nabis qui ont la tâche d'épeler la conjoncture comme une partition. Déceler les notes d'une musique effacée. Donner des cordes vocales à l'occulte. Étant entendu qu'il ne chante pas à la place de l'Autre, c'est l'Autre qui chantonne par sa bouche (Dieu ou la Vérité, ou la Révolution, ou la Nature, ou la Société,

selon les troubadours et les époques). C'est l'agent d'assurances tous risques auquel, par un sixième sens qui n'appartient qu'à lui, les tuiles font un clin d'œil. Ce dont nous lui serons reconnaissants, déséquilibrés comme nous sommes, incapables de nous tenir les pieds joints sur cette pointe de diamant, l'instant, l'insaisissable instant. Voués aux pressentiments comme aux réminiscences, guettant les *prémices* de la relance et les *séquelles* de la crise, toujours partant pour le programme irréalisable et l'ascendance imaginaire, férus d'arbres généalogiques et de business plan, accumulant sur la cheminée reliques et porte-bonheur. Par-delà ou en deçà du présent. Est-ce que c'est bon pour nous ? Quelle faute avons-nous donc commise pour mériter cela ? Quand on est à Babylone, on rêve de revenir à Jérusalem. Et quand la fille de Sion est rasée, on voit la Jérusalem céleste nous tomber du ciel, du fond de l'avenir. Toujours ailleurs, en somme. Incomplétude de l'instant T, « Amère, sombre et sonore citerne/Sonnant dans l'âme un creux toujours futur ! ». Il est vital pour vous et moi de savoir si nous aurons demain une augmentation et de qui on tient nos oreilles décollées. Mieux qu'un service à la personne, l'enchanteur du temps est une aide à la survie.

Comment opère le virtuose ? En mettant une majuscule à tout ce qui se présente d'un peu insolite. Un malfaiteur ? Le factotum du Mal. Un bienfaiteur ? L'envoyé du Bien. Le sida ? La punition de nos péchés. La gauche après la droite au Parlement ? Saine alternance ? Un peu plus de logements sociaux, un pour cent de chômage en moins ? Allons donc ! Un changement de civilisation, voulez-vous dire. Le ridicule tue mais la grandiloquence paye. En rajouter, *majorer l'enjeu* : voilà un vice toujours récompensé. Le prophète distance non seulement le chroniqueur par la surenchère, le flou de formulations sibyllines et multicartes, la posture du stylite ou de l'incompris (les yeux ne voient pas, les oreilles n'entendent pas). Il surclasse aussi le moraliste comme l'orgue le violoncelle. Un Montaigne ou un La Bruyère affectionnent petits côtés et trous de serrure pour aborder les plus grands maux. Aussi proches par là du romancier ou du clinicien que le prophète l'est du prêtre ou du sorcier, ils procèdent par petites touches, *pizzicato*. On ne sache pas qu'un moraliste (souvent immoral lui-même), Gide, Vauvenargues ou Paul Morand, puisse soulever les poitrines et galvaniser une foule. Ces prudents (ou sceptiques) ne peignent pas sur nos murs de grandes avenues d'avenir. Comme le font ceux qui ont dans leurs attributions ces actes de haute moralité dont sont dispensés les simples moralistes, et que la tradition nomme les *gestes prophétiques*. Le guide spirituel a l'obligation de se mettre en scène, seule façon de passer du rôle de témoin à celui d'acteur. Les candidats n'en sont plus à déchirer leur manteau en douze morceaux, comme le Sionite ; ni à aller pieds nus comme Isaïe ; ni à jeter leur ceinture dans l'Euphrate ni à se mettre un carcan autour du cou comme Jérémie. Ils font une grève de la faim entre deux conférences de presse. Ils quittent le plateau au beau milieu de l'émission (« Bonsoir, messieurs les censeurs »). Ils s'enchaînent aux grilles du Palais de justice. Ils déambulent, songeurs, sur la place Tahrir, au lendemain de la bataille. Ces ponts d'Arcole, dûment filmés et photographiés, fournissent plus qu'une légende : la preuve que, avec eux, c'est pour de vrai : on ne plaisante pas. D'ailleurs, le prophète ne plaisante jamais et surtout pas de lui-même. Qui veut être pris au sérieux doit se prendre au sérieux. Un prophète humoriste, c'est un cercle carré.

Qu'est-ce qui permet de penser que ce type humain – le redresseur de torts qui tire ou non sur le signal d'alarme – a un boulevard devant lui ? Pas seulement la culture de la contestation qui nous est propre. Mais d'abord et surtout le tréfonds religieux d'une civilisation qui nous roule tous dans ses plis à la naissance, croyants et agnostiques mêlés. Le Jugement dernier est, comme l'intercesseur, un thème commun à Jérusalem, à Rome et à La

Mecque. Et chaque fois que nous entrapercevons, sur papier ou à l'écran, le Serviteur opprimé et l'Homme de bien frappé d'ulcère, nous nous retrouvons en famille, à la maison, chez Job. L'imprécateur, il ne met pas seulement la tempête et le coup d'État en lecture, il met aussi le Ciel en examen, rien de moins. Sans égard pour la présomption d'innocence. C'est une chance, dans cette optique, d'avoir un interlocuteur et un seul à qui adresser ses reproches et ses prières. *Un* Dieu trompeur, pervers, autocrate, sadique vaudra toujours mieux à cet égard que mille dieux, comme en Inde ou au Japon, ou pas de dieu du tout, comme dans nos terres fébriles d'entrepreneurs *surbookés*. Inconscients ou ingrats, les héritiers de Job que nous sommes bon gré mal gré touchent les dividendes d'une très ancienne prise d'option métaphysique : le Dieu unique. On a beau dire : reprocher au Très-Haut son absence, lui en vouloir du Mal qu'il laisse faire, inexplicablement, cela vaudra toujours mieux que l'inferral « ici, il n'y a pas de pourquoi » du SS à Auschwitz. Imaginons un Hiroshima ou un Fukushima domestiques, nos villes côtières submergées ou notre tour Eiffel oscillant comme brin d'avoine au vent. Nos diacres, acolytes et télévangélistes locaux nous crieraient aussitôt aux oreilles : « Repentez-vous, mes frères. Comprenez la colère du Ciel. Le temps de la contrition est arrivé : c'est Sodome et Gomorrhe où vous continuez de vous vautrer qu'il va falloir expier », etc.

Il y a, en ce bas monde, deux classes de sinistrés : les peccamineux qui n'ont que ce qu'ils méritent, mais qui ont au moins quelqu'un avec qui discuter leur peine en tête à tête ; et ceux qui, sans indignité foncière, n'ont rien à se reprocher mais ne peuvent se retourner sur aucun décideur décisif. En tant qu'arrière-petits-enfants d'un Dieu de colère mais aussi de miséricorde et de justice, nous faisons partie des victimes de première classe, pourvus d'une cour d'appel. C'est un des avantages comparatifs du monothéisme. Il garantit aux annonceurs du meilleur par le pire, en terre juive, chrétienne ou musulmane, une salle pleine pour les siècles des siècles.

Avec, pour nous autres, un avantage sur nos frères ultramarins, en butte à Yahvé ou à Allah : la juridiction universelle. Aucune autre région du monde que l'Occident n'a la capacité de donner à ses intérêts et à ses valeurs particulières la figure de l'universalité (avec l'aide de l'ONU, que nous contrôlons encore). Ni les Asiatiques, ni les musulmans, ni les juifs, ni les Africains ne prétendent remodeler la planète à leur image, et le *djihad global* des salafistes a tourné court. Nous, nous pouvons le mettre en pratique chaque jour que Dieu fait, parce que nous avons l'injonction de saint Paul gravée dans l'encéphale : « Allez enseigner à toutes les nations. » Aussi les troupes occidentales sont-elles les seules à être engagées dans des combats à grande distance de chez elles. Les seules à pratiquer le bombardement intensif en dehors des frontières. Nos colères sont tous azimuts. Ce privilège, la CIA et l'Otan aidant, confère à nos anathèmes une force de frappe transfrontière, à effet immédiat et phosphorique. Le prophète d'Occident a compétence sur les cinq continents. Cela ne durera pas. Profitons-en pour jeter nos derniers feux et missiles. Sans attendre le jour où Chinois, Turcs et Brésiliens se concerteront pour imposer une *no fly zone* au cœur d'une Europe appauvrie et en pleine guerre fratricide, devenue incapable de protéger ses populations civiles.

# IV

## *Lettre à un jeune prophète*

S'il me prenait l'envie d'en écrire une, encourageant le ridicule de paraître rivaliser avec Rainer Maria Rilke, l'auteur des *Lettres à un jeune poète* (prestigieux médiateur s'il en est, me ferait observer un disciple de René Girard), il me faudrait lever tant d'idées reçues chez le lévite interpellé que la plume risquerait de me tomber des mains avant l'heure.

À commencer par l'idée qu'on naît prophète comme on naît poète. C'est faux. On le devient (et le tout est de savoir comment). « Moi, prophète ? Vous voulez rire. Je n'en ai ni l'abnégation ni le coffre et l'âge moins encore. » À la bonne heure : le refus du ministère fait partie du ministère. Vous vous sentez trop petit garçon ? Vous n'êtes pas le premier. C'est ce que répondait déjà Jérémie en son temps au Seigneur : « Seigneur Dieu, je ne sais pas parler car je suis un jeune garçon » (Jr, 1, 6). C'est une scène classique dans tous les récits de vocation dont nous disposons, avec leurs trois moments rituels : 1° appel de Dieu, 2° objection du récepteur et 3° confirmation par la divinité. Il est vrai que le héros meurt jeune, tandis que le prophète vit très vieux. N'empêche qu'il n'attend pas d'être grand-père pour entrer en fonction. Vous n'êtes pas, cher agneau, tenu à la fausse barbe, gardez celle de trois jours, propre aux jeunes loups dans le vent. Les pseudonymes d'Isaïe en costume de ville, de Hugo à Soljenitsyne, en passant par Pasteur, Barbès, Tolstoï, ou Hubert Reeves, tendent à faire du poil long un attribut professionnel. Et Mahomet a attendu la quarantaine lorsque l'ange Gabriel vint le réveiller en pleine nuit dans sa grotte. Ne vous laissez pas abuser, cependant, par ce bataillon de moustaches. Moïse ne fait pas loi dans le look. Michel-Ange nous a légué fort à propos l'image d'un Isaïe frais et glabre. Certes, le prophète canonique arbore le vêtement de poil et la ceinture de peau – blason de rusticité opposé en défi aux gommeux urbains, trop urbains (insignes de sauvage noblesse qui n'ont pas porté bonheur à Jean-Baptiste). Mais outre que songes et visions n'attendent pas le nombre des années, outrages et calomnies non plus, ressourcez-vous auprès de l'Alliance, et vos objections tomberont d'elles-mêmes. L'Ancien Testament vous y apprendra qu'il n'y a pas d'âge légal pour la fonction et qu'un homme moyen peut se retrouver avec une étoile au front, dès lors qu'un aîné lui fait « don du manteau », transmission symbolique analogue à celle du sceptre chez les rois. Voyez comment les prophètes les plus réputés ont fait leurs classes auprès des « fils de prophètes », dans des séminaires, des stages de formation, comme celui où enseignait Élisée au bord du Jourdain (II Rois, 6, 1-7). Là où l'on s'entraînait au raptus, au son des harpes et des tambourins. La sono sied à l'extase. Quand Saül se met à prophétiser, il ôte ses habits et se met en pagne. Il faut imaginer Sisyphe heureux ? Oui, et Moïse en maillot de bain (la mer Rouge) et Mahomet tapant le ballon à La Mecque, en ado costaud et décidé.

Au diable, l'alibi jeunesse.

Mon interlocuteur arguerait ensuite de sa probable incroyance. Un prophète sans la foi, et que personne n'appelle, n'est-ce pas un faux prophète ? J'aurais beau jeu de lui répondre que ce n'est pas rédhibitoire. « Sans doute n'en serez-vous que mieux apprécié. On vous demande seulement d'apporter une espérance à ceux qui n'en ont plus, service relevant de la santé publique. » Un esprit désabusé dans une époque sismique, c'est au mieux un déphasé, au pis un dépressif. Incapable de gouverner ses peines. Laisse à lui-même. Passager hagard d'un avion sans plan de vol ni destination, nos contrôleurs du ciel s'étant mis aux abonnés absents. Où sont passés, en Occident, les préposés à la feuille de route qui rendait acceptable l'inacceptable ? Nos chefs d'État font contrôleurs de gestion, nos curés et pasteurs

distributeurs automatiques d'absoutes tarifées, et l'illustre inconnu qu'est le secrétaire général de l'ONU le porte-parole anonyme d'une société anonyme, « la communauté internationale ». La soutane se planque, l'attaché-case fait bâiller et nos docteurs ès lettres remplissent du matin au soir des formulaires. Étonnons-nous ensuite qu'abandonnés des devins, gavés de bonbons mais privés de Dragon, en manque d'échappées, nous fassions fête au premier boute-en-train qui se présente. Fût-il de l'espèce boutefeufu.

Ne vous dérobez pas non plus sous prétexte que vous n'êtes pas sorti du séminaire ni des grandes écoles. C'est un atout. Les lendemains qui chantent après avoir beaucoup pleuré recrutent ailleurs leur porte-parole. Les « géants de la pensée », ceux qui « déchirent le ciel des idées » et « révolutionnent le monde » avec des « livres-événements », ont envoyé promener les vieux brevets de qualification et ils ont bien raison. L'Université ne peut plus répondre à la demande pathétique, ni les sciences politiques. La magie du pouvoir s'étant fanée, la littérature politico-philosophique s'est couverte de rides en quelques années. L'exégèse à répétition des Marx, Tocqueville, Trotski, Mao, Aron, c'est devenu soupe aux choux et cantonal. Qui cherche encore l'Absolu dans l'histoire ? Le grand frisson sur les barricades ou à l'île Seguin ? Changement d'échelle. Le *Kampfplatz* (le champ de bataille) s'est élargi de la mère patrie à la terre matrice. On est passé à la Nature. Nos discours de salut aussi, dans la foulée : la sagesse sera cosmique ou ne sera pas. Chacun de nous exige à présent du trou noir, du big-bang, du *big one*. Et peu s'en faut. « Attendez un peu ce que vous allez voir ! » Oui, et arrivez vite car on en a déjà plein les yeux. Le niveau des enjeux appelle le grandiose (rendant oiseuses les accusations de malfaçon ou contrefaçon contre tel ou tel James Ballard ou Al Gore au nom d'on ne sait plus quelle déontologie rationaliste). Place aux tables rases de l'inexorable et de l'irréversible, pour calmer notre appétence de Dernier Jour et de crépuscules des dieux. Taoïsme, soufisme, zen, bouddhisme tibétain, new âge... Sans parler de nos nécromants, mystagogues et astrologues. Un peuple, qui doute de tout sauf de sa dérélition et qui, faute de légendes, sent le froid gagner ses membres, cherche à corps perdu « le lieu et la formule », quitte à tourner le dos aux sanctuaires désertés où végètent les anciens dignitaires du Sens. Ceux-là, leur appartenance à l'establishment les disqualifie. Les vieilles chansons qui berçaient la misère humaine sont devenues des murmures, aux incroyants d'entonner les mots dont on fait les cantiques et d'occuper les plateaux dont on fait des basiliques. À eux, à nous, les exorcismes et les *De profundis*. Le remake des *Derniers Jours de Pompéi* qui fait monter le Rotary-Club sur la Sainte Montagne, et des restes de kabbale en tête de gondole, est d'autant plus persuasif qu'il ne nous arrive pas via l'église, la synagogue ou la mosquée. Accusés de conflits d'intérêts, le col romain, la papillote ou le caftan diminueraient sa valeur nutritive auprès de populations hétéroclites, faites de butineurs solitaires, rétifs à l'embrigadement comme à l'encyclique. La désertion des lieux de culte ouvre la porte aux novices qui-ne-remplissent-pas-les-critères pour qu'ils prennent l'angoisse en charge, en lieu et place des anciens gestionnaires. Ainsi les pouvoirs publics sont-ils contraints d'expédier des brigades de pys (les cellules médico-psychologiques) sur les lieux de l'avalanche ou de l'attentat, parce que le curé comme l'instituteur ne sont plus opérationnels pour ce qui est de donner un sens au deuil et à la mort. Ces suppléances sont à la charge du contribuable et il faudra bien qu'un économiste néolibéral chiffre en matière de sécurité civile les coûts budgétaires de la déchristianisation, comme de la fin des religions civiles de salut. Quand la Vierge ou saint Christophe ne protègent plus contre les accidents de la circulation, quand les réducteurs d'incertitude que furent les rogations, le cierge et l'ex-voto, puis *Le Capital* et le Comité central deviennent folkloriques, chacun s'en va signer un

contrat auprès des compagnies d'assurances et réclamer des indemnités auprès des cabinets d'avocat. Deux corps de métier, soit dit en passant, qui ont beaucoup gagné à la perte des repères ancestraux.

J'ajouterai un argument, qui n'est pas d'avocat, celui-là. Le héraut des risques fatidiques n'en court pas beaucoup lui-même. Pas de censure, pas de démenti à craindre. Les délais de vérification et votre altitude de vol vous mettront à l'abri des rectificatifs aigres-doux de la rédaction et des lettres de lecteurs du surlendemain. Vous avez le champ libre. L'aventurier du monde moderne, ce n'est plus le père de famille, comme le pensait Péguy, c'est le sonneur de glas. Malédiction, imprécations, fatalités, voilà notre dernier espace de liberté, à nous Européens. Nous ne décidons plus de nos lois, de nos actions ou de nos inactions guerrières, ni du taux d'intérêt de la Banque centrale, ni du sens des vents, mais dans le désabusement hautain, façon hidalgo *venido a menos*, nous restons souverains, maîtres et possesseurs des grands mots qui font frémir. Quand on ne bat plus monnaie, on peut encore battre tambour dans une sonnerie aux morts. Il n'y a pas tellement de genres d'expression où l'on garde les mains libres. Pensez-y.

Quant à la sécurité de l'emploi, pas de souci. Qui annonce pour demain un risque fatal mettant le genre humain en péril, une catastrophe naturelle, technologique et morale (le télescopage n'est pas exclu) ne manquera pas bientôt de lui donner raison<sup>[7]</sup>. Fiable est la faille. *Anyhow somehow*, un terrible malheur. Vous ne manquerez jamais de saintes frousses à recadrer. Vent d'est, vent d'ouest, le moderne Isaïe est un *éolien*. Ses pales tourneront hiver comme été. Quel que soit son coût en souffrances humaines, l'éternel présent de la catastrophe, soleil noir, assure à nos états dépressifs comme à nos élans rédempteurs une source d'énergie indéfiniment renouvelable.

Et ne venez pas nous seriner, otage des lieux communs, que nul n'est prophète en son pays. « Je n'aime pas les enquinements et encore moins l'exil. Pourquoi me condamner à une vie d'ermite ? À la citerne pleine de boue où croupit Jérémie ? Aux nasardes des confrères, aux lazzis de la foule, aux persécutions des puissants ? » Je vous mentirais en vous disant que le métier de Grand Avertisseur est de tout repos. « Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés... » Les imprécations de Jésus retentissent en chacun de nous. Mais les Écritures, une fois de plus, devraient modérer vos inquiétudes. Oui, votre fonction peut sembler périlleuse : elle consiste avant tout à engueuler le roi (en général, le peuple aime bien). Vous ne manquerez pas de le rappeler à ses devoirs en stigmatisant son esprit d'abandon et son goût du compromis louche travesti en réalisme diplomatique. Qui ne songe, parcourant dans les gazettes telle ou telle remontrance ou pétition (Chine, Tchétchénie, Géorgie, Libye, etc.), aux objurgations d'Isaïe au roi Achaz l'enjoignant de mettre fin à ses tractations en sous-main avec l'infâme Téglath-Phalasar III ? *Vox clamans in deserto* ? Mon œil. Votre téléphone sonnera de suite, le Président vous invite à petit-déjeuner. Nos chefs d'État adorent se faire apostropher, chapitrer, bousculer par les maîtres du sens caché. Les cours ne sont pas moins en demande d'éclaircissement que les nations elles-mêmes, pour savoir quelle voie prendre dans les moments difficiles. Vous ferez retentir vos admonitions sur le perron. On vous écoutera. Rappelez-vous Samuel appelé pour consultation au Palais par Saül, Nathan par David, Osée par Jéroboam II, Elie Wiesel par Bush junior à la Maison-Blanche, BHL et tant d'autres guides des égarés par Sarkozy à l'Élysée (sans parler des oracles salariés qui y ont leurs habitudes).

Ne prenez pas exemple : jetez le carton d'invitation. Fuyez la tentation. Pas de courbettes.

De l'insolence. Prophète de cour, c'est gratifiant sur l'instant, ruineux à terme. La véritable autorité morale ne demande pas l'autorisation. C'est même en doublant les autorités gouvernementales – qui depuis trois mille ans ne suscitent fort légitimement que méfiance et animosité – qu'elle affirme la sienne propre. Certes, qui fustige sera fustigé. Qui humilie sera humilié. Mais c'est vous l'artiste, ne l'oubliez pas. Qui était stathouder à La Haye quand Rembrandt peignait la *Mise au tombeau* ? Qui était président de la République sous Marcel Proust ? Qui sous Isaïe ? Le roi Ozias. Qui régnait à Juda sous Jérémie ? Yoaquim, fils de Josias. Cela vous dit quelque chose ? Les jérémiades, on connaît, on en use et abuse. Quel bénéfice tirer de Nabuchodonosor ? Le grand contemporain de Jérémie régnait pourtant, *sic transit*, sur la New York de l'époque, Babylone.

Traitez nos roitelets de passage comme ils le méritent : par le dédain. Dans cinquante ans, on aura oublié leur nom. Prenez-les plutôt comme repoussoirs. Et les malaises dans la civilisation comme faire-valoir. Je vous l'ai déjà dit : Jérémie se dresse sur les pierres fumantes du Temple, Ézéchiël sur les gémissements des déportés de Babylone, Isaïe sur les ruines de Samarie. C'est sous les règnes désastreux des derniers rois de Juda que les nabis ont laissé leur marque, tant il est vrai que le pouvoir spirituel est à son plus haut quand le temporel est au plus bas. À cet égard, l'affaïssement de la puissance publique, sans parler des sondages, vous offre toutes garanties en matière d'audience et d'autorité personnelle.

« Je n'ai pas le don de double vue. Et si je me trompais dans mes pronostics, lâchez-vous peut-être pour prendre derechef la tangente. Je me couvrirais de ridicule. » Pas du tout. Les pratiques divinatoires sont parmi les mieux sécurisées (voir le boom des sondages, comme des francoscopies et futuroscopes). En raison d'abord de la conjoncture, propice aux conjectures les plus fantasques : le temps de la vérification rétrécit avec l'accélééré du *staccato* médiatique (chaque bulle émotionnelle, quinze jours maximum). La culture du flux permet à tout un chacun d'effacer ses bourdes au fur et à mesure qu'il en profère. Pas de recensement ni d'anthologie au-delà du mois écoulé. L'amnésie vaut amnistie. Personne ne vous relèvera de vos fonctions<sup>[8]</sup>. « Il y a toujours, me direz-vous, des malveillants, des archivistes, des maniaques de la coupure de presse. » Reposez-vous sur le casse-tête, dont nos livres sacrés là encore vous rendront témoignage (ils en traitent tout du long) : l'extrême difficulté que nous avons à distinguer le faux prophète (qui se prend pour, s'érige en ou s'y croit déjà) du vrai, qui met dans le mille. Le vrai est toujours un peu seul, tel Elie sur le mont Carmel face à quatre cent cinquante envoyés de Baal et quatre cents d'Ashéra (I Rois, 18, 19). Vrai et faux jouent à cache-cache, le charlatan pullule, Élie se confond, la zone grise égare. Amos était un bon : il n'a eu que deux ans d'avance sur le tremblement de terre. Jonas est passé, à tort, pour un faux : la fin de Ninive a trop tardé. Pesez bien, en définitive, le pour et le contre : si on sait distinguer à l'œil nu le bon du mauvais journaliste, la vraie de la fausse nouvelle (du moins après quelques jours), et la plume molle de la vengeresse, sur la boule de cristal, vous serez toujours acquitté au bénéfice du doute. Pour un motif bête comme chou : l'avenir dure longtemps. D'autant plus que d'un faux bond, sait-on jamais, peut surgir un rebond. Le christianisme lui-même est né d'une prophétie ratée, remise d'un an mil à l'autre. La « prochaine génération » n'a pas vu le Royaume de Dieu annoncé par Jésus, et les suivantes non plus. Sur cette faillite des premiers siècles de notre ère, s'est édifiée une Église qui est toujours là au XXI<sup>e</sup>, stoïque dans l'attente du Jugement dernier. Quand l'espérance s'effiloche, s'édifient un clergé, une doctrine, des sacrements, et cela fait patienter.

Pas d'inquiétude au demeurant. La qualité d'augure est moins conférée par la justesse de ses oracles ou les marques de son discernement que par un timbre de voix. Évitez le tonnante,

le claironnant ou même le cuivré, vous n'êtes pas Jupiter, ni Jean-Paul Sartre. Prenez le débit légèrement haché, le ton ferme mais incandescent du *Juste souffrant*, seul contre tous et résolu aux sacrifices ultimes. Un peu de *media training* y suffira.

L'important, me répondrez-vous, n'est pas d'être mais d'être vu et reconnu pour ce qu'on est. Je vous l'accorde. Il vous faudra, sous les feux de la rampe, un mélange de tact et de courage. La vaillance de vouloir les conséquences de ce qu'on veut – si rébarbatives ou vulgaires qu'elles puissent vous sembler. Et le doigté nécessaire pour ne pas trop en faire de ce côté-là. Juste assez.

La renommée, comme Dieu, vomit les tièdes et les demi-mesures. Vous souhaitez que votre voix porte ? C'est légitime. Votre bobine en une et en quadri ? Cela facilitera. Un essaim de doctorants, discutants, biographes, séminaires, colloques, doubles pages, etc. Vous y avez droit, comme tout le monde. Comment, sinon, se faire un nom ? Pas de quoi rougir. « On écrit pour soi, on publie pour gagner sa vie », disait Pouchkine ? Mon œil ! Une vanterie de poète. Il n'a pas charge d'âmes, le poète. Pas d'infidèles à reprendre. De torpeurs à secouer. De vocations à susciter. D'assoupis à remobiliser. Ce n'est pas un Croisé. Vous, avec ou sans Dieu, vous menez le bon combat. Justice et Vérité, c'est votre lot, et non Grâce et Beauté. Mansarde déconseillée. Claque-dents contre-indiqué. Le bon apôtre ne remplit son mandat qu'en devenant tête d'affiche. En cumulant deux, trois tribunes hebdomadaires : chronique, édito, bloc-notes, blog, site à jour et réactif. Non que vous ayez intérêt à vous muer, vers la quarantaine, en rock star du concept, en ébouriffé du micro, ruant des quatre fers de studio en plateau, de Rio à Moscou, avec recharge trimestrielle des batteries à New York. Ce serait lâcher la proie pour l'ombre. Point trop de bulles, s'il vous plaît ! Vous avez une œuvre à accomplir. Évitez la surexposition. Ne plastronnez pas. Laissez les petits prophètes de cour expédier les affaires courantes : le missile Tomahawk en Libye, le GI en Irak, et le drone en Afghanistan. Ces gonflements de biceps vous exposeraient à la dérision, fléau de l'époque. Pas de prurit interventionniste. Sauvegardez votre part d'ombre. Du matois, du recul, du médité. Et assez de retenue, comme Amos lui-même le fit avant vous, pour récuser le titre, toujours mal compris. Reprenez l'antienne du prophète avisé : « Je ne suis qu'un bouvier. » Cela ménage les susceptibilités et la concurrence. Et gardez-vous bien de vous essouffler à courir par monts et par vaux, après l'événement qui fait la une, pour être sur la photo. Ne cherchez pas à surfer sur chaque vague d'émotion collective et télécommandée. Aux élus, la torche ; aux escrocs, les spots. Et donc, oubliez *Le Journal du Dimanche*. Des disciples, pas de groupies. Un sillage, pas d'écume. Quelle haute ambition, en démocratie d'opinion, n'exige un soigneux dosage de renoncement et de démagogie (qui ne se cantonne pas, par chance, aux hôtels de ville et de région) ?

Jetez-vous à l'eau, et vous serez surpris du résultat, au soir de votre vie : plus vos propos se feront œcuméniques, plus vous égrènerez de platitudes d'une voix riche et sentie, plus vous serez entouré, sollicité et interviewé. Vient toujours, dans la trajectoire d'un producteur de mots et d'images, le point d'inflexion passé lequel la preuve par la notoriété ou par le tirage dispense des efforts que l'on s'estime en droit d'attendre d'un débutant. Où un « pierre qui roule n'amasse pas mousse » ou bien un « à bon chat bon rat » ont acquis assez d'antécédents pour susciter chez les journalistes en studio des hochements de tête méditatifs, et, dans les familles en train de dîner, un silence lourd de sous-entendus. Je vous souhaite de goûter quelque jour ces jouissances vespérales, comme je le fais déjà moi-même, privilège de l'âge. Sachez seulement que ces gâteries viennent en couronnement d'une longue vie spéculative soumise à certaines conditions d'exercice, qui ne s'improvisent pas, et que je vais

vous dire. Rien de mystérieux. Pas besoin de rite initiatique. Les procédures d'acquisition de l'autorité morale et intellectuelle s'apprennent comme les mathématiques ou le latin. Et ne me remerciez pas. Si l'activité d'entraîneur auprès des as du tir de barrage ou à bout portant que sont les agités du ring et les employés du rire, prompts à mendier le hourra et le bis, est l'une des mieux rémunérées, le *coaching* médiologique réservé au tir courbe et à longue distance est *gratis pro deo*. Dans les steppes infinies du ni-vrai-ni-faux, de l'invérifiable et du non-falsifiable où chacun de nous doit bricoler sa petite casemate, le génie (au sens militaire) est une longue discipline. Autant prendre vite les bonnes habitudes, pour opérer dans les règles de l'art, une fois fini vos classes. On ne sort jamais assez tôt de son lit pour parer à l'inertie du neurone septuagénaire et je sais de quoi je parle.

***Bref discours de la méthode***

Cerner les conditions d'apparition d'une *aura* n'oblige pas de faire ami-ami avec Habacuc ou Ézéchiël. Ni d'aller quêter au bord de l'Euphrate ou du Jourdain des tournures qu'un sédentaire peut admirer sur les quais de la Seine. En se tournant, par exemple, vers le maître de l'école apocalyptique française, René Girard, auquel il faut rendre hommage pour sa probité et sa force de conviction. Des pythies nationales et assimilées dont raffole l'esprit public, c'est le moins tapageur mais le plus exigeant. Le plus sincère et le moins tête en l'air. Peut-être en bas des meilleures ventes mais certainement en haut de la pile (ceci parce que cela). Très au-dessus, par le scrupule et l'érudition, des racolages à la petite semaine qui font le buzz sur nos trottoirs. Au cœur de son tranquille et méticuleux travail d'exégète, gît une Apocalypse sans doute embourgeoisée mais, à bien y regarder, de magnitude 6 ou 7 sur l'échelle de Jacob. C'est pourquoi on ne se penchera jamais assez sur l'œuvre de « ce vieux monsieur français qui porte le lourd fardeau d'avoir révolutionné le monde<sup>[9]</sup> ».

Stade suprême de la catastrophe, l'Apocalypse est un art et doit être traitée comme tel. Ici, la dramaturgie du « dernier appel avant le néant » semble inchangée et les phases du scénario respectées. 1° L'arrachement du secret à l'au-delà, le *dévoilement* de vérités trop bouleversantes pour le commun et donc restées occultes jusqu'à la venue de celui auquel elles étaient destinées, l'auteur en personne de *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. 2° L'annonce que c'en est fini du bon temps (la pire des fins étant l'impossibilité d'en finir une fois pour toutes), à travers des signes qui ne trompent pas (« le réchauffement global et les problèmes d'écologie sont des signes apocalyptiques réels »). Et 3° la promesse d'une possible plage d'or, une fois que le monde se sera converti et restructuré conformément à la Révélation explicitée plus haut : *Quand, ces choses commenceront*<sup>[10]</sup>. Jusque-là, me direz-vous, on reste dans les clous. Mais l'originalité chez l'auteur de *Je vois Satan tomber comme l'éclair* tient au branchement de la glose sur la gnose, laquelle fait d'un savoir la clé d'un salut. Le prédicateur instruit en initiant et le professeur initie en instruisant. C'est un effort de synthèse, où le travailleur de la preuve fusionne avec l'infirmier des âmes, l'inspiré avec le chercheur, la religion avec la sagesse. À croire qu'on s'était trompé en tenant pour établie l'inanité des querelles entre science et foi – faux débat parfait dès lors que les deux ne se situent pas sur le même plan de légitimité, et ne répondent pas aux mêmes questions. L'apport du gnostique est de les rabattre en poupée russe : la science sera désormais au fond de la foi, et la foi au fond de la science. D'où sort un glaive à double tranchant : démonstratif et fulgurant. Bon pour l'amphi comme pour la nef. Pour le colloque et la communion.

Sans doute faut-il n'avoir pas froid aux yeux pour ausculter l'origine et la fin de l'aventure humaine, deux extrémités sur lesquelles un chercheur ordinaire s'abstient en général d'avoir la moindre idée (la linguistique est née comme science le jour où les linguistes ont décidé de ne plus jamais parler de l'origine des langues). Du hiatus entre une explication de texte et l'explication du tout, entre le succinct de la documentation et la compréhension de toutes choses passées, présentes et futures, résulte une élégante économie de moyens. *In-put* : la levée d'un malentendu intellectuel, « le plus paradoxal et le plus colossal de toute l'histoire », à savoir la lecture sacrificielle de la Passion. *Out-put* : l'entrée de l'humanité dans une ère nouvelle. Ces gains de temps récompensent ceux qui savent réconcilier émotivité et rationalité. Que nul n'entre ici s'il est géomètre, ou tient à le rester. Chez les inspirés inspirants, une légère ébriété intellectuelle est la bienvenue.

Surtout quand elle sait rester digne. En échappant à ces affichages d'extravagances, censés avérer le caractère incontrôlable et indomptable de l'irrégulier hors de toutes les séries. La queue-de-cheval, l'anneau dans l'oreille ou le tatouage au poignet n'annoncent jamais rien de bon. Non plus qu'un décharnement à la Marthe Robin ou Padre Pio (l'imprévisible n'est pas un envoûté). Mais parce qu'un certain débraillé reste de mise, le costume cravate et les doctorats *honoris causa* doivent se tempérer par un peu d'éloignement géographique. *Outsider* mais non *outlaw*, l'excentré, sans devoir sentir bon le sable chaud, ni jouer à l'ermite des confins désertiques, ne saurait traîner en centre-ville. Entre le désert de Gobi, trop incertain, et le café de Flore, trop attendu, la côte ouest de l'Amérique fait un juste milieu.

Qui ne se souvient avec faveur du rafraîchissant et inventif essai de critique littéraire, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, par quoi débuta l'eschatologique escalade. L'auteur nous y montrait à bon escient que les fabulateurs en disent plus sur nos réalités que les jargonneurs. Repérer les croisements entre Cervantès et Stendhal, Saint-Simon et Flaubert, Proust et Dostoïevski, permet de rentrer à vif dans l'étoffe des âmes. Pourquoi le romantique ment ? se demandait-il. Parce qu'il croit en l'autonomie du désir, et en la possibilité d'aimer les autres sur fonds propres. Pourquoi le romanesque dit le vrai ? Parce qu'il sait, lui, que le désir est médié par un tiers, dans un rapport triangulaire entre un sujet, un objet d'exaltation et un rival (le médiateur pouvant être externe ou imaginaire, tel Amadis de Gaule pour Quichotte, ou interne et bien réel, telle M<sup>me</sup> de Rénal aimant Julien Sorel parce qu'elle soupçonne qu'Élisa l'aime aussi). Deux vanités rivales, s'imitant l'une l'autre, débouchent sur l'affrontement par volonté de ressemblance. Les mondains entre eux sont féroces, Proust nous le montre assez. Girard excelle dans le portrait du snob, qui désire selon l'autre, quoiqu'il oublie en chemin le dandy, son opposé, qui se moque du tiers comme du quart. Le désir, certes, est plus que l'appétit, mais n'a-t-il rien à voir avec l'instinct ? Peut-on le réduire à l'envie, la vanité, la jalousie ? Si je désire m'acheter du chocolat, pour me donner un coup de fouet, ou un feutre 0,5, pour écrire ces lignes, il n'est pas sûr que ce soit pour faire la nique à un rival, ou damer le pion à un parangon mieux placé que moi, hier au soir, à la table du préfet. Reste qu'il y avait là une intuition localisée mais fort bien vue, un point de départ irréfutable.

La triangulation du désir permit à notre champion de dénoncer la mensongère promesse de l'autonomie métaphysique, chez un homme qui croit pouvoir sentir, aimer ou agir par lui-même sans comprendre que c'est là péché d'orgueil, et qu'il n'est rien sans l'Autre. Au bout du compte : sans Dieu. Soumis à une transcendance ratée d'avance, les amoureux sont des croyants qui s'ignorent. Nous nous donnons naïvement des petits dieux ou déesses de rechange parce que nous ne pouvons pas renoncer à l'infini, ni admettre notre néant intrinsèque. *Misère de l'homme sans Dieu*. On comprend pourquoi cette apologétique pascalienne habillée en psychologie des profondeurs a pris pour épigraphe une sentence du philosophe chrétien Max Scheler : « L'homme possède ou un Dieu ou une idole ». L'auteur jette à bas nos idoles pour rester seul avec le Christ. Il dira plus tard : « Le christianisme est fondé dès l'origine sur des analyses mimétiques. En ce sens, nous ne faisons que théoriser des institutions chrétiennes<sup>[11]</sup>. » D'autant mieux que les analyses mimétiques, qui tendent à mettre du surnaturel dans une scène de ménage, étaient chrétiennes dès le départ. Cette vue audacieuse s'est déployée en maints ouvrages, dont le justement fameux *La Violence et le sacré*. La part de vérité – l'influence qu'ont les autres sur nous – va alors s'emballer jusqu'au passe-partout, la nature mimétique du désir se voyant chargée de renverser l'ensemble de nos

idées reçues sur l'homme, la société, la guerre, et toutes les violences commises depuis le néolithique. L'expérience historique des tueries collectives suggère plutôt que c'est lorsqu'on ne s'identifie pas mutuellement comme identiques, comme appartenant au même groupe, que le massacre de masse devient possible<sup>{12}</sup>. Mais ici, c'est en s'imitant que les rivaux en viennent aux mains. Jusqu'au jour où, fatigués de leurs dissensions internes, ils vont canaliser leur violence en expulsant l'un des leurs, qu'ils proclament coupable de tout pour pouvoir le sacrifier avec bonne conscience : c'est le bouc émissaire. Cycle de vengeances infernales et perverses d'où le genre humain ne sortira que par la révélation sans précédent du Christ, qui rend caduc tout ce qui précède : enfin une victime qui se proclame et se sait innocente, « ce qui brise, dit un commentateur, le cercle mimétique à l'œuvre dans toute l'histoire de l'humanité ».

« On peut montrer, je pense, qu'il n'y a rien dans la culture humaine qui ne puisse se ramener au mécanisme de la victime émissaire<sup>{13}</sup>. » Passons sur l'engrenage de généralisations, coups de force et glissements de sens qui permet la montée au point sublime, « là où tout commence, là d'où tout part et vers quoi tout revient quand la discorde reparait » : le lynchage sacré. Tel serait l' $e = mc^2$  des sciences de la société, tiré au jour par l'« Albert Einstein des sciences de l'homme » (Pierre Chaunu). Peu porté sur l'alpha et l'oméga, le médiologue n'aspire pas aux clés de voûte et ses modes d'emploi terre à terre ne quittent pas les pâquerettes. Bornons-nous donc, en réglant le pas sur « un mystique pour notre temps », tel un spécimen prélevé à fin d'analyse, à repérer par quel chemin un homme normalement constitué peut passer de l'ombre à la lumière. La méthode, honneur à l'étymologie, c'est le chemin après qu'on l'a parcouru (*meta-odos*).

Une précaution préalable. Le titre de prophète n'est pas en vente libre, et l'exercice ne tient pas qu'à un savoir-faire. Il y faut des prédispositions. L'apprentissage technique suppose, à défaut d'une inspiration surnaturelle, l'aspiration d'une bonne nature. L'optimum (et c'est peu dire que le signataire de ces lignes en est loin) serait une personnalité de base à mi-chemin entre le saint homme et le brave type. À savoir un incoercible sentiment de révolte devant la détresse des congénères ; le souhait que l'humanité ait malgré tout un peu d'avenir devant elle ; le sens des responsabilités, qui interdit de garder par-devers soi le seul moyen d'apaiser les misères de l'espèce (surtout quand le congénère tâtonne dans le noir). Sans oublier le courage (ou un cuir épais) car il en faut pour tenir tête à l'éternelle conspiration du silence, des médiocres et de l'envie. Ce socle caractériel une fois posé, reste à dresser par-dessus une statue qui puisse se voir de loin. Sans prétendre dissiper le mystère de l'élection, cette érection semble pouvoir être facilitée, dans un contexte contemporain et sécularisé, par quatre règles de la méthode :

1° S'en tenir à une idée maîtresse, impérativement *nouvelle*. 2° La rendre *simple et générale*. 3° La faire tourner à *Vidée fixe*, inlassablement reprise. 4° S'assurer de sa *consonance avec* l'environnement, la visée en fût-elle planétaire, et donc veiller au caractère autochtone du message.

Détaillons plus avant les qualités qu'un apprenti, stimulé par un chef-d'œuvre déjà ancien, doit à présent inscrire à son CV.

La première condition du succès est évidemment la *surprise*. Nouveau roman, nouvelle vague, nouveau réalisme, nouvelle cuisine, nouvelle droite, nouvelle gauche, nouveaux philosophes, nouveaux romantismes, nouveaux économistes, nouveaux grands-parents. C'est, en vidéosphère, l'épithète de nature exigée par toute production marchande. Elle ne

date pas de ce matin. Les « inventeurs de nouveaux systèmes » retenaient déjà l'attention de Malebranche : « Ils veulent être les inventeurs de quelque opinion nouvelle afin d'acquérir par là quelque réputation dans le monde ; et ils s'assurent qu'en disant quelque chose qui n'ait point encore été dit, ils ne manqueront pas d'admirateurs<sup>{14}</sup>. » Aussi a-t-on salué avec raison le coup de tonnerre dans un ciel serein que fut « la rivalité mimétique », qui fait un avant et un après dans notre intelligence de la vie, même si l'on croyait déjà savoir qu'« il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour » ; que l'homme a tendance à hurler avec les loups comme le sapajou avec les sapajous ; que l'aventure de Moïse décalque au mot près celle de Sargon, le fondateur de la dynastie assyrienne ; et que Jean Seberg à la fin *d'À bout de souffle*, en se passant le pouce sur les lèvres, imite Belmondo qui lui-même imitait Bogart au début du film. Pour plus de précisions, voir La Rochefoucauld, Pascal, Tocqueville, Le Bon, Nietzsche, Gabriel de Tarde (1843-1904) et, dominant la scène, Feydeau<sup>{15}</sup>.

Une difficulté à noter ici. Tous les recoins crasseux de la bête humaine étant déjà bien repérés, le novateur, passé l'an 2000, a du mal à faire mieux que repasser le trait, exploiter, affiner, faire travailler, saillir ou rebondir telle ou telle chose déjà vue mille fois par ses devanciers. On tournera la difficulté en affichant la rupture. On sera sans confrères ni collègues et, si prédécesseurs il y a, on fera remarquer qu'ils ne sont pas vraiment allés au fond des choses, et que l'essentiel a échappé à Platon, saint Thomas, Freud, Max Weber, Nietzsche, Frazer, sans parler de ce pauvre Lévi-Strauss<sup>{16}</sup>. Au vrai, celui par qui le scandale arrive, et qui perce à jour une immémoriale fausse conscience, résolvant du même coup la crise morale de notre temps, c'est justice qu'il devienne à soi-même sa référence et renvoie constamment à ses propres dires. Le moi du mégalomane est aimable parce que ce n'est pas lui qui parle en lui et c'est plus fort que lui.

De même convient-il de choisir des adversaires ou des partenaires plus grands que soi (comme on le fait ici même, en discutant cette œuvre). Un amuseur ne fait pas ascenseur. On appuiera sur le bouton du haut pour dialoguer d'égal à égal avec Zarathoustra, Bouddha, Jésus. Qui se ressemble s'assemble. Mieux vaut être à tu et à toi avec Cervantès ou Dostoïevski qu'avec Feydeau ou Sacha Guitry. Pas spirituel, le boulevard. La théorie qui « bouleverse les idées reçues » n'est précédée d'aucun testament devant notaire ou la SACD. Ancien ou Nouveau, seuls les Testaments de Dieu permettent à l'amateur de penser au-dessus de ses moyens. Ce transcendant souffleur met bénévolement à la disposition des belles ambitions un respectable titre de crédit.

Plus *vague et abstraite* sera l'idée pilote, plus elle aura de dividendes. Un haut degré de généralité permet une réception de plain-pied, dont se priverait un examen pointilleux et contradictoire des réalités. L'élève s'écartera des mélis-mélos empiriques, toujours poisseux et fatigants par les conflits d'interprétation auxquels ils donnent lieu. Il apprendra de son maître à dissertar sur *la violence, le sacré, le mal*, sans pluriel, synonyme d'embêtants embrouillaminis. Quel rapport entre la chasse à l'ours brun (pour manger), la guerre entre deux armées nationales (pour la gloriole), l'agression de la vieille dame (pour son porte-monnaie), la gifle à l'enfant (pour son bien), la bombe dans le café, la torture d'un prisonnier, le viol dans un parking, l'injure raciste, etc. ? Foin des pinaillages. Le même article défini réunira le crime passionnel et le lynch, la Shoah et Verdun, le martinet et la bombe H. L'excellence : évoquer du concret sans rentrer dans le concret. Faire frissonner sans faire douter du bien-fondé des termes d'usage le plus courant.

*Enfoncer le clou.* Le charisme vient en carillonnant. On ne vantera jamais assez les mérites de la marotte. Qui eût un jour dans sa jeunesse une idée insolite, inattendue, fermera les écoutilles et se mettra en boule, sourd et monomaniacal. Pour passer le mot, commencer par le répéter, sans gâcher un joli court-circuit mental par de fastidieuses vérifications sur le terrain, qui freineraient le passage en surmultiplié. Existerait-il pour un chercheur un pire malheur que de ne rien trouver, qui serait de trouver trop tôt ? Le mot est facile. Seule l'idée fixe plaquée sur du vivant peut à la longue percer le brouhaha et vaincre l'indifférence, contrairement à qui musarde nez au vent. La disponibilité intellectuelle, euphémisme pour la timidité d'esprit, tourne vite à la papillonne, gaspillage d'énergie. La vérité est une et l'erreur multiple. Soyons d'une seule pièce. Changer de sujet expose à changer de point de vue. En procédant à l'inverse, en fourrant tous les sujets possibles dans sa boîte à outils, on y dénicherait assez vite l'ouvre-boîte universel. Shakespeare, Homère, Freud, Clausewitz, Rothko, André Masson, Stravinsky nous renverront notre image en ombre portée et nous donneront infiniment raison. Au convaincu, tout est convaincant.

En bref : sécuriser son délire, garder la chambre. Point de connaissances par expérience personnelle. Point d'enquêtes ni de voyages, carnet et appareil photo en main ; reportages ou aventures inutiles. Le fait n'a jamais fait foi ; il brouille les lignes, modère l'enthousiasme et sème la confusion. En rester à l'analyse de texte, faire système de l'intertextualité : de commentaires des commentaires. Préférer les grimoires réputés aux situations vécues. On peut se plonger dans les premiers en sachant d'avance ce qu'il convient d'y trouver, mais, quand on va chez les gens (inconvenante intrusion), on ne sait jamais ce qui peut vous sauter à la figure.

Plus vite on fera fi de l'histoire-géo, plus le cercle prophétique deviendra lisse et beau, imprenable. Si nos réflexions nous ont convaincus que notre civilisation judéo-chrétienne représente un tournant radical et surnaturel qui a coupé l'histoire des hommes en deux, événement situé par chance au seuil de notre ère et au cœur de notre aire, il serait assez sot d'aller gâcher son bonheur en se demandant si conflits, meurtres, bûchers, esclavages, tortures et exploitations ont disparu de nos annales au premier siècle de l'Occident. S'il y a vraiment, dans l'histoire consignée de l'espèce, un avant et un après l'an 33. Et ce saut d'une mentalité archaïque garante de guerres intestines et sans fin, à la Nouvelle Alliance qui nous a apporté la lumière et la paix, pourquoi au I<sup>er</sup> siècle et pas dix mille ans plus tôt ? Pourquoi au bord du Jourdain, et non du Yang-tsê kiang, du Congo ou du Mississippi ? Que penser d'un Père éternel qui attend des milliers de millénaires avant de nous envoyer son Fils nous laver du péché originel ? Et encore vingt siècles pour nous dépêcher un exégète enfin capable de rendre au christianisme sa vérité dévoyée par le mythe ? Rien sans doute, sinon que l'Éternel n'a pas le même agenda que nous.

*L'ajustement au milieu.* On s'en voudrait de parler réception, commerce, marketing, ciblage : pour qui a rêvé de chasser les marchands du Temple, ce sont bassesses et fripouilleries. Un médiologue se sent néanmoins autorisé par son indiscipline – le milieu, c'est son dada – à recommander de rendre au destinataire du message sa juste place, la première. En amont du beau, du bon et du vrai. Aucune vérité ne fait son chemin toute seule. Elle sèche sur pied si elle « ne trouve pas son public », comme dit l'éditeur un peu gêné à l'écrivain resté en rade. Ce dernier s'imagine alors une cohorte de lecteurs frustrés piétinant au café du coin, tandis qu'il la cherchait, lui, dans le bistro d'en face. C'est vraiment trop bête, pense-t-il, ce rendez-vous manqué. Au vrai, personne n'attend personne. Quand on a eu la chance d'en attraper un, de public (ce qui résulte neuf fois sur dix d'un malentendu), encore

faut-il le fidéliser sans penser qu'on va pouvoir impunément en changer en cours de route. Mauriac a tenu la gageure. Passant de droite à gauche, il a su conserver son lectorat catholique. Faisant chemin inverse, après 1945, Malraux perdit sa clientèle de gauche, qui lâcha le renégat, sans gagner celle de droite, qui se méfiait du loustic et n'y comprenait couic. Faute de réseau à sa disposition, notre imaginaire travailla sa légende. Au lieu de s'insérer, il plana. Et récupéra les deux. Le vol de l'aigle.

Un primate ordinaire ne consomme que ce qui consonne. L'émetteur qui ne vibre pas à l'unisson des us et coutumes de son milieu fera difficilement vibrer les cœurs et les intelligences. Que le missile soit d'emblée son médium. Que le *polygone de tir* ne s'écarte pas du *polygone de sustentation*. Un altruiste n'est pas là pour se faire plaisir, mais pour faire plaisir. Lecteurs et auditeurs aussi ont un ego, les coquignets, qui demande à juste titre son comptant de caresses et d'espoir. Il convient d'y pourvoir.

Quiconque s'apprête à mettre en circulation un ouvrage de l'esprit, et la recommandation s'applique aussi bien au livre de cuisine qu'à l'appel aux vivants, doit se poser la question préjudicielle : qui va-t-il, avec le fruit de ses entrailles, rendre encore plus fier d'être ce qu'il est ? Plus définitivement important ? Plus évidemment irremplaçable ? Quel moyen de chantage ou d'intimidation, quelle revanche va-t-il offrir, et à qui ? Quels communauté, secteur d'opinion, catégorie sociale, sensibilité ou profession trouveront avantage à faire le buzz ou l'article, à en parler à la voisine de table, à rameuter les copains par téléphone ? Pronostic : répondront présents ceux et celles dont il aura conforté l'estime de soi, pansé l'amour-propre et ranimé la foi en l'avenir. Leur avenir à eux.

On m'opposera que le client est roi depuis le néolithique, et que l'offre se cale spontanément sur la demande. Enquête de marché superflue. Je ne crois aucun homme d'esprit assez maladroit, de fait, pour intituler sa conférence à l'institut français d'Alger, du Caire ou de Damas « Jésus est la solution ». Ni pour convaincre un éditeur romain ou parisien qu'il a cent mille exemplaires *in the pocket* avec « L'islam est la solution ». Sacrifié peut-être mais pas suicidaire. N'allons pas en conclure que l'on doit dire aux gens qui nous entourent ce qu'ils ont envie d'entendre, comme un vulgaire candidat aux présidentielles. Publiciste, peut-être, mais non publicitaire. Chacun sa déontologie. Le génie créateur est comme l'info quotidienne : l'inverse d'une probabilité d'apparition. D'où se déduit qu'un auteur qui ne sent pas le soufre pue l'eau de rose. Mais tout en inquiétant assez les engourdis pour les réveiller, on s'évitera de les faire fuir en les prenant à revers. Détonner en restant dans le ton, scandaliser sans dépayser, c'est aussi ardu que pontifier sans ennuyer ou plaire sans complaire. Et c'est tout l'art du visionnaire. Cette mission impossible, les savants lui donnent un nom de code : l'*hétérodoxie*. Lassées des orthodoxies du dedans, mais trop imbues d'elles-mêmes pour aller faire un tour dehors, nos sociétés aiment être prises à contre-pied, pourvu qu'elles n'aient pas à changer de pied. Tordre le bâton dans l'autre sens, oui, mais que le bâton soit celui de la tribu. Bienvenues les blessures narcissiques, pourvu que le narcissique serve de mercurochrome.

Nous vivons, et c'est heureux somme toute, dans une culture de marque chrétienne, toute sécularisée qu'elle se croit. La minorité orthodoxe mise à part, cathos et protestants font encore sous nos latitudes un admirable réseau d'accueil, une belle chambre d'écho (éditeurs, journaux, universités, centres d'étude, associations, diocèses, ONG, etc.). On ne captivera pas ce milieu conducteur et propagateur (le *De propaganda fide*, dicastère blanchi sous le harnois, est l'invention des canonistes) avec une énième séance de caté. En revanche, si on

s'adresse à lui en ces termes : « Personne parmi vous n'a vraiment compris les Évangiles, votre christianisme est une longue erreur. Cela fait deux millénaires qu'on se trompe sur le sens à donner à la Crucifixion. Jetez donc aux orties le "saint sacrifice de la messe", le rachat au diable de nos péchés, le don de son sang par le Fils, la figure de l'agneau et le culte des martyrs. Cela étant, le christianisme n'est pas un mythe parmi d'autres ni une religion comme les autres. C'est un renversement de perspective, de portée universelle », on a toutes les chances de se faire entendre. Quitte à s'écarter de la tradition théologique (le propre du Christ n'est pas d'être une victime innocente, mais une victime volontaire, qui choisit de se sacrifier). Qu'importe le dogme si l'essentiel est sauf à savoir : « Notre peuple est à nul autre pareil. » Le procédé n'a rien d'exclusif. Il est classique. D'autres y ont trouvé leur compte du temps où le Septième Jour des mineurs de fond s'appelait le Grand Soir. Quand nous expliquions, au siècle dernier, à tous les craignant-Marx que le marxisme n'était pas une idéologie parmi d'autres mais une science, et même la science des sciences, nous étions, avouons-le, assez bien reçus dans les cellules et les organisations de masse. Pardonnant à l'exégète un certain manque d'humilité (chrétienne), le catho ébloui eut bien raison d'applaudir en l'espèce cette divine surprise : le dogme qu'on disait défraîchi était en fait et à son insu à la pointe des sciences les plus prisées. Mieux encore : la seule façon de donner un sens à l'absurde et d'en finir avec les violences réciproques qui structurent les communautés humaines, depuis l'aube des temps. Si un érudit du haut de sa chaire vient m'expliquer que ma croyance ancestrale est supérieure à toutes les autres, qui ne valent pas tripette, je ferai très certainement des pieds et des mains pour porter cette information à la connaissance de mes voisins et amis. Et si je démontre moi-même *urbi et orbi*, almagestes à l'appui, que la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) se trouve pile sur l'*axis mundi*, il y a fort à parier que son conseil municipal me déploie le tapis rouge (avec une promesse de ristourne sur les impôts locaux si j'étais domicile). Il aura raison, moi aussi : on ne peut compter que sur soi-même. L'important est de ne pas se regarder avec un œil d'allogène, disons hindou, chinois, éthiopien ou aymara. Ça refroidit. Ça ruine l'estime de soi. L'ethnocentrisme est la chose sur cette planète la mieux partagée. Dans la houle et le mal de mer généralisés, le seul amer fiable.

**VI**

***Envoi***

Nos prophètes de légende, sans prise sur l'événement, sublimaient le malheur passé ou à venir par le merveilleux et l'étalement du mystère dans le temps. La disparition des arrière-mondes et des longues durées, jointe à la baisse des facultés imaginatives (trop de vu nuit à la voyance), donne aux succédanés d'aujourd'hui un air tragi-comique. Impatients, surarmés médiatiquement, en pleine méconnaissance des histoire et géographie locales, leur milieu domestique en caisse de résonance, loin d'interpréter la catastrophe, ils tendraient plutôt à en provoquer. Le frappeur jamais frappé ne coupe pas les cheveux en quatre, il fonce dans le mur sans regarder la carte, et c'est peu dire que la pure joie de comprendre ou la neutralité du regard clinique lui demeurent étrangères. Quelques-uns de ces gendarmes animent avec fougue la croisade de l'Occident – chacun son *djihad*. Et la guerre spirituelle, où les mots sont des armes de destruction sélective, embraye sans tarder sur la guerre tout court, où la parole est au chasseur-bombardier, et aux dommages collatéraux.

Que peut dire de cette affaire un ancien, retiré des affaires, et qui contemple de loin, *suave mari magno*, le complexe militaro-communicatif des grandes idées du moment – Occident assiégé, guerre humanitaire, droit d'ingérence, etc. –, qui deviennent force matérielle en s'emparant illico des gouvernants et des médias, quand leurs aînées, plus paresseuses, cherchaient bêtement à s'emparer des masses. Pas grand-chose sur le fond, hélas. Qui s'est retiré du champ de bataille où les fils de la Lumière continuent comme par-devant de se colleter avec les fils des Ténèbres n'a qu'un avantage : la vue plongeante. Comme le brocanteur connaît les trucs de l'antiquaire (qu'il regarde par en dessous), comme le déserteur en connaît un bout sur la meilleure manière de ne pas se faire trouer la peau, et le retraité sur la meilleure façon de grimper les échelons dans l'entreprise, le médiologue du rang, n'étant pas à la manœuvre, peut en apprécier quasiment en esthète les tours et les détours. Sa discipline n'est pas, comme la sociologie, un sport de combat. Mais parce qu'elle observe les théâtres d'opérations à la jumelle, ce peut être un prytanée utile pour les cadets de la Grande Polémique. La guerre des idées, comme l'autre, est un art tout d'exécution. Ce n'est pas une raison pour fermer West Point ou Saint-Cyr, mais pas une non plus pour obliger les professeurs invités dans ces nobles institutions à aller bombarder les noces de village en Afghanistan.

C'est seulement en qualité de mécanicien attaché à démonter les moteurs de la *transmission* (cette durée cumulative qu'on appelle la culture) que l'on s'est permis de mettre la main dans le cambouis prophétique. Notre propos a toujours été d'apprendre comment ça marche, une idée-force, rien de plus. Par quels voies et moyens opère l'*efficacité symbolique* ou ce qu'Edgar Poe nomme, avec plus de poésie et d'à-propos, « les puissances de la parole ». Flamboyante énigme dont l'effet d'annonce du ministre aux abois ou la *self-fulfilling prophecy* du spéculateur en Bourse seraient en quelque sorte la version basse, et le triomphe de la Parole de Dieu, « ange devant le soleil », la version haute.

Que nous montre en définitive la tenture de l'Apocalypse, à Angers ? Que le Verbe de Dieu a un glaive pour charger les bêtes et précipiter les impies dans un étang de feu. De fait, les moines-soldats du salut collectif ne peuvent passer outre les questions de logistique et d'artillerie. Il n'a pas paru inutile de leur signaler que, parmi toutes les pièces mises de nos jours en batterie sur le front des écrits de combat, il n'y a pas que les petits calibres – *rogaton* voltairien, *petits pâtés vénéneux*, pamphlet de rupture, poème-revolver, coup de semonce en *lettre ouverte*, édito à tir court, document-Exocet. Il y a aussi, dans l'arsenal de famille, une

grosse Bertha aux performances éprouvées.

On ne pousse pas à la consommation. À quel titre le ferait-on ? On n'a pas sa place dans les armées de l'Esprit en campagne. Malgré toute la considération qu'on leur porte, on n'est rattachable ni aux fantassins de l'actu que sont les reporters, ni aux officiers du deuxième bureau chargés du décryptage que sont les éditorialistes, ni à l'état-major des fins dernières que sont les philosophes de première ligne (haute instance dont les sciences officielles de la communication, indifférentes au temps et au tir long, ne font pas assez cas). Le médiologue qui s'est loyalement gagné ses points de retraite se contente de relevés et de notes techniques, pris sur le motif. Pour ce qui le concerne, son travail propre, c'est plutôt d'éviter les envolées en apprenant *comment ne pas devenir prophète*, exercice presque aussi laborieux que l'autre mais plus ingrat, et moins professionnalisant. Son échoppe n'offre rien de très nouveau. Le médiologue se meuble en ancien. Il met en vitrine Platon, Diderot, Balzac, Benjamin, Aragon et cent autres inspireurs, dont il ne cesse de rechercher l'aile délicieusement protectrice. L'élévation de pensée ? La hauteur de vue ? Macache. Avec lui, on ne va jamais plus loin et toujours plus bas. À même le soubassement, le vulgaire et l'infime. Pas de voie royale, nulle conception générale de l'univers. Pas un traître mot avec majuscule, rien sur Amour, Justice et Bonheur. Le manichéisme ? Nous ne connaissons que trop le réversible et le labile des hommes et des choses pour les peindre en noir et blanc. Non que nous ne rêvions, nous aussi, d'arrêter la meule qui écrase les congénères, mais nous avons tout lieu de penser que nos menus travaux sur la transmission des signes, des gestes et des savoirs ne l'empêcheront pas de tourner. Et nul espoir de troquer contre la divine étincelle manquante une solide petite science inscrite à l'organigramme. On ne mange pas de cette brioche. Nous n'avons sur nos étagères qu'une certaine façon de voir, une manière d'enquêter, un angle de vue insolite, et, on espère bien, parfaitement discutable, sur l'organisation matérielle des spiritualités. Une vraie catastrophe en somme, mais celle-là sans caractère de gravité aucun. Il arrive même, une fois n'est pas coutume, qu'on puisse, sans trop de honte, en sourire.

<sup>{1}</sup> René Riesel, Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Paris, Éditions de l'encyclopédie des nuisances, 2008.

<sup>{2}</sup> Voir François Walter, *Catastrophes, une histoire culturelle XVI<sup>e</sup> XXI<sup>e</sup>* Le Seuil, 2008.

<sup>{3}</sup> Maurice Sachot, *L'Invention du Christ, genèse d'une religion*, Paris, Odile Jacob, 1998, « Le champ médiologique ».

<sup>{4}</sup> *Le Devin*, texte de Goscinny et dessins d'UDERZO, Dargaud Éditeur, 1972.

<sup>{5}</sup> Ces considérations doivent beaucoup au colloque *Comment devient-on prophète ?* organisé au Collège de France par les chaires Assyriologie et Milieux bibliques, les 4 et 5 avril 2011, sous l'égide conjointe de Jean-Marie Durand et Thomas Römer.

<sup>{6}</sup> La référence, ici comme ailleurs, est de Thomas Römer, *Jérémie, Du prophète au livre*, Éditions du moulin, 2003.

<sup>{7}</sup> Voir « Le genre humain menacé », par Michel Rocard, Dominique Bourg et Florian Augagneur, *Le Monde*, 3 avril 2011.

<sup>{8}</sup> Le marché des indulgences a ses côtés égayants. Pour l'anecdote du Landernau, on peut se réjouir de voir inlassablement hissés sur le pavois nos oracles maison bien que mettant à chaque reprise à côté de la plaque. Entre autres : M. Alain Mine qui annonçait hier l'écrasement de l'Occident par le rouleau compresseur soviétique, BHL se gaussant de ceux qui prévoyaient des difficultés en Afghanistan, ou M. Glucksmann exhortant à l'invasion joyeuse de l'Irak. Si c'est un plaisir de lire les journaux, ne pas les relire nous en priverait d'un plus grand encore.

<sup>{9}</sup> « Peut-on encore penser sans René Girard ? », *La Nef, mensuel catholique et indépendant*, février 2008, p. 24.

<sup>{10}</sup> Titre des entretiens avec Michel Treguer, Paris, Arlea, 1994.

<sup>{11}</sup> *Achever Clausewitz*, Paris, Carnets Nord, 2007, p. 300-301.

<sup>{12}</sup> Voir Harald Welzer, *Les Exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>{13}</sup> René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.

<sup>{14}</sup> Malebranche, *De la recherche de la vérité*, Pléiade, Gallimard, 1979, p. 230.

<sup>{15}</sup> Il a résumé mieux que personne en 1894, sur les tréteaux du Palais-Royal, la cocasserie du triangle mimétique dans son *Fil à la patte* : « *La Baronne* : Mais toi, toi ! Ça ne me dit pas comme il t'a plu ? *Viviane* : Tiens ! C'est quand j'ai vu que toutes les femmes en avaient envie ! C'est comme en tout, ça ! Pourquoi désire-t-on une chose ? C'est parce que les autres la désirent... Qu'est-ce qui fait la valeur d'un objet ? C'est l'offre et la demande. Eh bien ! Pour monsieur de Frenel... *La Baronne* : Il y avait beaucoup de demandes ? *Viviane* : Tu y es ! Alors je me disais : "Voilà comme j'aimerais un mari !", parce qu'un mari comme ça, c'est flatteur ! Ça devient comme une espèce de Légion d'honneur ! Et l'on est doublement fier de l'obtenir : d'abord pour la distinction dont on est l'objet, et puis... parce que ça fait rager les autres !... *La Baronne* : Mais c'est de la vanité, ça ! Ce n'est pas de l'amour !... *Viviane*. Je te demande pardon, c'est ça l'amour ! C'est quand on peut se dire : "Ah ! ah ! cet homme-là vous auriez bien aimé l'avoir... Eh bien ! c'est moi qui l'ai, et vous ne l'aurez pas !" (*Avec une petite révérence.*) C'est pas autre chose, l'amour ! »

[16](#) « Ce qui rend Lévi-Strauss précieux, c'est qu'il nous apporte tous les éléments de la genèse vraie sans jamais comprendre à quoi il a affaire », *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, *op. cit.*, p. 130.